

# le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro double est dédié à l'écrivain HUGO LOETSCHER; cet exemplaire coûte

10.-CHF ou 7.-euros

le persil journal le persil journal



© Volker E. Hagendorf. Hugo Loetscher dans sa bibliothèque de la Storchengasse à Zürich, le 14.11.08

## Hommage à Hugo Loetscher

1929 - 2009

## *Grimm pour les enfants des rues*

par  
**Hugo Loetscher**

Il était une fois une petite fille qui ne savait pas comment elle s'appelait. Quand elle avait été abandonnée, elle était trop petite pour parler; quand elle avait appris à marcher et qu'elle s'était précipitée vers les autres, ils avaient crié: «Dégage». Alors elle a dit: «Je m'appelle Dégage».

\*

Elle avait les cheveux blonds, disait-on, elle s'était fait une queue qui pendait dans le dos et quand elle détachait le ruban, sa chevelure s'étalait comme un manteau sur ses épaules, c'était une fée, plus généreuse et plus lucrative que le loto et le bingo, et moins chère; elle exauçait trois vœux. Martino voulait savoir si elle était de celles qui le faisaient aussi avec un gamin de huit ans. Quand il la vit à la station de bus, il se fraya un chemin parmi ceux qui attendaient et la tira par la manche: il avait trois souhaits. Quand il lui prit la main, elle sursauta et s'agrippa à son sac. Deux choses lui suffiraient, en fait. Elle le repoussa; il la suivit sur le passage pour piétons et la perdit de vue dans la cohue: «Une au moins», lui cria-t-il, «j'aimerais que les pelures, à la décharge, soient plus fournies».

\*

Il était une fois une montagne de détritiques qui brillait au soleil comme si les boîtes de conserve étaient en or. La décharge avait une odeur douceuse de pourriture; avec la chaleur, les restes de nourriture et les excréments fumaient et les immondices se mettaient à fermenter. Mais un jour, Alondi vit briller quelque chose qui n'avait pas seulement l'air d'être en or. C'était une chaînette. Quand on trouve un objet pareil, on se fait attraper par la police, une chaînette en or, ça ne se trouve pas, ça se vole. Il suffit de quelques gifles et coups de pieds pour qu'il avoue l'avoir volée, mais lorsqu'ils voulurent savoir où et comment, il ne sut pas quel larcin inventer. Jusqu'à ce qu'il imagine une dame, qui... c'était dans un parc... qui avait posé sa chaînette sur le banc et qui feuilletait son journal, et alors il avait ..... Quand ses bleus eurent disparu, ils le relâchèrent, il y avait bien assez de voyous et ils n'avaient aucune envie de devoir les nourrir, en plus, jour après jour, en prison. Il retourna sur sa décharge, où des bris de verre brillaient au soleil. Il aida un vieux à pousser une charrette tirée par un âne, et le vieux l'emmena de l'autre côté de la ville, dans une décharge plus proche des villas, où les détritiques étaient plus fournis et plus variés.

Un matin, en fouillant, Alondi trouva une broche avec le portrait d'une dame assise dans un jardin; il ne voulait pas avoir fait pareille trouvaille. Alors il recouvrit le bijou avec un emballage collant qui avait contenu du lait, posa un peigne cassé dessus et ramena un peu de terre sur le tout. Puis il regarda autour de lui, soulagé que personne ne l'ait vu, mais le vieux avait suivi toute la scène depuis sa charrette. Il s'approcha du garçon, leva son fouet et chassa celui qui cachait ses trouvailles sans les partager. Alondi retourna sur sa décharge à lui, qui était plus proche de la fabrique de verre, là où finissent les maisons et commencent les cabanes et où les eaux usées se rejoignent pour former des flaques.

\*

Carlito n'était pas né coiffé, mais les lignes de sa main étaient prometteuses. La vieille dont il remplissait parfois le bidon d'eau les lut: «Tu es un enfant des carrefours», dit-elle. Quand il voulut savoir ce que c'était, elle lui dit: tu l'apprendras le moment venu. Mais un beau jour, alors qu'ils étaient de nouveau assis l'un à côté de l'autre, et qu'ils n'avaient rien à englober ni à vomir, pour changer, elle lui avait tout de même dit ce qu'elle savait des enfants des carrefours, sans lui révéler d'où elle le tenait, mais elle avait les yeux rouges. C'est alors qu'il avait appris l'existence de pare-brises, qu'il y en avait sur les autos et qu'on pouvait les nettoyer et que pour cela, il fallait un chiffon et un peu d'eau et qu'un peu de salive aidait parfois au moment de les polir, qu'il fallait bien frotter quand les voitures s'arrêtaient, parce que les feux qui étaient au rouge leur barraient la route; il apprit ce qu'était un feu de signalisation, quelque chose dont les yeux pouvaient aussi devenir verts, mais une fois qu'ils étaient verts, les conducteurs démarraient tous, il fallait donc profiter du rouge si l'on voulait avoir le temps de tendre la main pour la monnaie, du moins chez ceux qui ne remontaient pas leur



---

**le persil journal le persil journal**

vitre et n'écartaient pas vos doigts du volant. La vieille avait aussi parlé de villes où les enfants des carrefours tressaient de petits bouquets de jasmin qu'ils proposaient aux passants, d'endroits où les enfants des carrefours vendaient des journaux, ce qui n'était pas si facile, parce que des vendeurs adultes plus costauds qu'eux se mettaient en travers de leur chemin. Il aurait bien aimé en apprendre plus sur les enfants des carrefours qui s'alliaient, par trois en général. Deux présentaient un numéro, le plus jeune se balançant ou se dressant sur les épaules du plus âgé, parfois ils faisaient aussi des culbutes sur l'asphalte, mais les automobilistes qui étaient loin derrière dans la file ne les voyaient pas; les numéros d'acrobatie duraient tant que le feu était au rouge, et pendant ce temps le troisième essayait de remonter la file pour récolter quelque chose auprès de ceux qui descendaient leur vitre. Les doués se produisaient sur des places d'où les rues se déployaient en étoile, ils se reposaient de temps en temps sur les marches d'un monument patriotique où ils trouvaient en général aussi une fontaine pour se désaltérer et se laver. Lorsque la vieille eut terminé son histoire dans un gloussement édenté, Carlito se glissa derrière la baraque et s'exerça à marcher sur les mains.

\*

Et une fois, il y eut un magnifique feu d'artifice. Non pas le soir, ni durant la nuit, mais en plein jour. Un feu d'artifice que les pompiers avaient voulu éteindre, mais le bâtiment était parti en flammes. Des dragons s'envolaient dans le ciel, des fleurs crépitaient au firmament, et il pleuvait des étoiles. Les enfants des rues applaudissaient quand une fusée explosait ou que la queue d'une comète éclatait. Jusqu'à ce que l'un d'eux demande soudain: «Mais où est Urah? Il travaille à l'usine, non? Il fabrique des allumettes, des allumettes de Bengale, celles qui sont colorées quand on les brûle». Lorsqu'Urah mourut, des serpenteaux sautillèrent au-dessus des toits voisins, et des boules de feu illuminèrent un ciel qui n'était pas obscur. L'odeur du souffre, qui avait aussi été celle d'Urah parfois, persista longtemps.

\*

Mora aussi avait eu un travail, mais seulement tant qu'il était petit. Il travaillait dans une mine et devait s'engouffrer dans un tunnel de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre. Devenu plus grand, il voulut passer une fois encore dedans pour dégager des cailloux de l'autre côté. Mais il resta coincé et gigota jusqu'à ce qu'ils le ressortent par les jambes et lui administrent une gifle, parce qu'il avait fait quelque chose de dangereux. Il avait perdu sa place, mais il avait quelque chose à raconter aux autres enfants des rues et son histoire commençait toujours par: «Il était une fois un tunnel...», et tous voulaient savoir comment c'était dans un tunnel où l'on ne voyait rien.

\*

Soria non plus ne voulait pas grandir; elle nouait des tapis. Elle avait le regard perçant et les doigts agiles. Elle le savait, en grossissant, ses doigts ne seraient plus aptes à ce travail minutieux, et alors elle n'aurait plus le droit de dormir là où elle devait rester accroupie à journée faite, dans la même position des heures durant, à faire des nœuds, ce dont les adultes étaient incapables. Les bouts de ses doigts étaient pleins de palmiers et de singes qui grimpent aux arbres, de fleurs tressées et de guirlandes de fruits, et un éléphant blanc avait même surgi de son auriculaire. Mais un jour, ses petits doigts agiles avaient atteint l'âge de onze ans et s'étaient privés tout seuls du travail qui avait été le leur.

\*

Il était une fois sept enfants pauvres de sept pays pauvres, qui avaient appris de sept oiseaux migrateurs qu'il existait des pays riches. Les sept enfants décidèrent donc d'aller là où il fait froid seulement en hiver.

Le premier enfant pauvre, qui était toujours le plus leste à pénétrer dans les caves, grimpa dans un avion. Dans un de ces gros engins qu'ils avaient parfois observé, assis derrière les grillages du terrain d'aviation, en se demandant comment un avion pouvait trouver son chemin quand il disparaissait dans les nuages. Caché sur un chariot à bagages, le garçon traversa le tarmac et se hissa dans la carlingue. Il mourut de froid dans la soute, parmi les valises, recroquevillé sur un sac de voyage. Les enfants n'avaient pas su qu'il pouvait faire si froid là-haut; ils avaient toujours cru que dans le ciel, il faisait bon chaud, et pour tout le monde.



---

**le persil journal le persil journal**

Le deuxième fut recueilli par un joueur de rue fabuleux, qui ne se réveilla pas après une nuit où il avait cessé de tousser; il lui avait légué ce qui traînait alentour, un réchaud à kérosène et un violon aussi. Si bien que le deuxième enfant pauvre se mit à jouer l'air qu'il avait souvent entendu et à fredonner une chanson dont il aurait bien voulu percer le sens:

*Si les feuilles aux arbres étaient des langues  
Et si les langues avaient des yeux  
Et les hommes des oreilles*

Sinon, il savait juste encore un refrain, mais sans la chanson:

*«... la misère dans tous les coins,  
pleuraient autrefois ensemble  
Dieu et nos cœurs»*

Et parfois une pièce de monnaie tintait dans sa sébile pour accompagner sa mélodie.

Quant au troisième, il n'a pas couru assez vite quand les gradés ont surgi, même s'il était plutôt rapide sur ses petites jambes; il avait été chassé et avait trébuché plus souvent qu'à son tour. On n'entendit plus jamais parler de lui; mais personne n'aurait été là non plus pour écouter.

Quant à la quatrième, elle s'assit au bord de la route en disant qu'elle ne n'irait pas plus loin avec les autres: ce qui pouvait arriver lui était bien égal, peu importait où et comment. Alors un homme lui adressa la parole. Il l'emmena au stand de saucisses; elle eu le droit d'en manger deux, une saucisse à l'eau et une saucisse à rôtir. Ensuite il l'emmena chez lui; il avait un appartement avec une salle de bain. Elle qui d'habitude s'était aménagé une couche dans des cartons à bananes, dormait désormais dans un lit avec des coussins et une couette, et le lit était si vaste qu'il y avait aussi de la place pour les hommes qui la tripotaient.

Trois des enfants pauvres arrivèrent jusqu'au pays riche et rencontrèrent des enfants pauvres du pays riche à la gare. Sur la place, ils virent un homme qui se tenait sur un piédestal en brandissant le poing, un homme d'Etat, leur dit-on, qui faisait un discours: «D'un veau on ne peut espérer qu'un bœuf».

Les enfants du pays riche montrèrent les affiches aux enfants des pays pauvres. Ici, les conteurs ne racontaient pas leurs contes, ils les placardaient sur les murs. Un homme qui se brossait les dents trois fois par jour parvint à faire rire la princesse tellement ses dents étaient blanches, et il put l'épouser; des chats mangeaient dans une écuelle dorée et une vieille femme était assise sous les palmiers car elle avait opté pour une île à la dernière minute. Les enfants tenaient un cornet surprise avec des oursons à chiquer.

Et sésame n'était pas un mot magique, mais un chiffre qu'il fallait entrer, et s'il était exact, la porte s'ouvrait. Mais ce chiffre pouvait changer d'une semaine ou d'un mois à l'autre. L'un après l'autre, les enfants des pays pauvres et ceux du pays riche entrèrent celui qui leur semblait le bon; deux essais chacun, et pour que le cadet atteigne aussi les dernières touches, ils le soulevèrent. Soudain la lumière se fit derrière la porte vitrée et ils se demandèrent si c'était grâce à eux, et si oui, lequel avait réussi ce tour de magie; ils étaient étonnés que l'un deux puisse faire surgir la lumière sans être capable d'ouvrir la porte qui mène à la lumière.

Puis ils regardèrent la télévision à la devanture d'un magasin; ils ne se disputèrent pas, les uns voulaient absolument voir le football et les autres s'en moquaient dès lors qu'il y avait quelque chose à voir: dans la vitrine, on pouvait suivre quatre programmes en même temps. A dix heures cependant, la lumière s'éteignit, tant et si bien que les uns ne surent jamais qui avait étranglé l'homme trouvé à l'orée de la forêt, et que les autres avaient bel et bien compris comment la balle avait été placée au moment du corner, mais pas ce qui lui était arrivé après.

Ils s'installèrent dans l'arrière-cour d'un grand immeuble où ils avaient promis au concierge de disparaître le lendemain matin avant sept heures pour ne pas incommoder les employés qui parquaient là leurs voitures. Le nouveau concierge n'était pas comme l'ancien, il leur permit d'utiliser les toilettes des chauffeurs à côté de l'entrée, si bien que les enfants ne lui colmatèrent pas non plus les serrures avec du chewing-gum.



**le persil journal le persil journal**

Et quand ils se couchèrent, un enfant du pays riche dit à un enfant d'un pays pauvre: «Ne te mets pas à côté de celui-là. Reto fait dans sa culotte. Ce serait bien égal, s'il ne voulait pas toujours nous prendre dans ses bras».

Un pauvre enfant n'arrivait pas à s'endormir, parce qu'il n'avait jamais vu une si grosse étoile aussi bas dans le ciel, jusqu'à ce qu'un autre enfant lui explique: cette étoile est si scintillante parce qu'elle n'appartient pas au ciel mais à une entreprise, et l'enfant du pays pauvre apprit que dans les pays riches il existait des étoiles victimes de courts-circuits.

Et cet enfant d'un pays pauvre qui n'avait pas connu son père demanda à un enfant pauvre du pays riche qui était déjà assez grand comment c'était d'avoir un père, et le pauvre enfant du pays riche lui répondit: un père, c'est quelqu'un qui rentre saoul à la maison et qui cogne sur tout, même sur les assiettes et les tasses. Et lorsqu'on lui demanda s'il était aussi un enfant des carrefours, il ne comprit pas très bien: «Non, un fugueur», dit-il. Il n'avait pas seulement fugué de chez son père, mis aussi de deux foyers, et à présent il avait un assistant social à qui il disait «tu». Grâce à lui, Georgy, qui ne s'appelait en fait pas du tout Georgy, trouvait un tas de choses. Il procura un bonnet rouge pointu à un des enfants et un capuchon à un autre, lui-même portait toujours un casque de motard auquel il manquait la bride, mais avec une panthère dessus, prête à bondir, et Georgy l'astiquait tous les matins. Il dénicha même un haut-de-forme, mais personne n'eut envie de le porter. Et un dimanche, lui qui avait déjà été enfermé deux fois, emmena toute la bande des enfants des pays pauvres et ceux du pays riche sur la colline de la Madeleine, pour leur montrer l'institution dont il s'était échappé, en contrebas; il leur expliqua en détail ce qui s'était passé derrière cette fenêtre et derrière cette autre. Puis il se posta à l'extrémité de la colline et fit pipi par-dessus la haie de buis, mais son jet n'était pas assez puissant pour toucher l'institution.

Après cela, quelques-uns se rendirent dans un parc où une assistante sociale racontait des histoires pour les enfants l'après-midi, dans un pavillon en ciment en forme d'oreille. Ils purent s'asseoir derrière les autres enfants et écouter l'histoire d'une petite fille qui devait dormir à la cuisine et qui n'avait que des restes à manger – recevoir régulièrement des restes, cela n'arrive que dans les contes.

\*

Il était une fois quatre autres enfants pauvres qui avaient entendu une histoire racontée par un transistor; ils avaient le droit d'écouter la radio parce qu'ils faisaient parfois le guet pour celui à qui elle appartenait.

Ils entendirent parler d'un vieux cheval dont les forces déclinaient et dont le propriétaire voulait se débarrasser, et aussi d'un chien que ses pattes ne portaient plus pour aller à la chasse et que le maître voulait mettre à mort, et d'un chat qui n'avait plus assez de dents pour chasser les souris et que sa maîtresse voulait noyer, et encore d'un coq qui avait honoré des poules toute sa vie et souvent annoncé le beau temps, et qui devait être abattu pour la soupe. Quand les quatre enfants pauvres apprirent que les quatre animaux devenus inutiles s'étaient ligués pour effrayer des bandits avec leur tintamarre, s'attabler chez eux et se remplir la panse, ils décidèrent de faire eux aussi de la musique.

Le premier avait une écuelle en fer blanc: quand elle était vide et que le garçon avait encore faim, il tapait sur l'assiette, ce qui ne le rassasiait pas, mais le détournait de sa faim. Le deuxième dit qu'il criait avant même d'être tabassé, tellement fort même que son oncle, chez qui il vivait depuis la mort de ses parents, lui avait promis de ne pas le rouer de coups s'il cessait ses cris. Quant au troisième, il grattait sa planche à lessive plus qu'il ne frottait dessus, parce qu'ils n'avaient presque pas de travail, et le quatrième raconta comment son patron le poursuivait avec la chaîne de son chien lorsqu'il ne supportait plus les vapeurs toxiques de l'atelier et qu'il voulait sortir pour prendre l'air.

La nuit venue, les quatre se retrouvèrent: l'un avait apporté son écuelle et sa cuillère, l'autre une chaîne pour chien, le troisième une planche à lessive, le dernier arrivé était venu juste avec sa voix. L'homme au transistor leur avait indiqué la direction et ils partirent pour la ville. Lorsqu'ils arrivèrent dans la première localité, le garçon à la planche à lessive demanda: «Est-ce que c'est Brême?» Et celui qui savait crier dit: «Brême est partout».

Etonnés de voir qu'ici, les rues étaient éclairées, ils suivirent les lampadaires jusqu'à ce qu'ils arrivèrent



**le persil journal le persil journal**

devant une grande maison avec des escaliers qui commençaient dehors et où deux hommes en pierre supportaient une poutre de chaque côté de la porte d'entrée. Ils se demandèrent ce qui pouvait bien être écrit sur la plaque «Cercle culturel». Ils s'approchèrent d'une fenêtre et virent une grande salle avec des grandes tables et des hommes et des femmes assis autour, et entre les tables des hommes tout de noir vêtus, qui portaient des plats et puisaient dedans pour garnir les assiettes de ceux qui étaient attablés. Alors l'enfant à l'écuelle en fer blanc dit: «Ce sont les bandits».

Les quatre grimperent les uns sur les autres: celui avec la chaîne tapait contre les carreaux tout en portant sur ses épaules celui qui criait, lequel servait à son tour de support à celui qui tambourinait sur l'écuelle, tandis que celui du haut grattait sa planche à lessive.

A l'intérieur, les hommes et les femmes se levèrent en sursaut et accoururent à la fenêtre pour voir les quatre musiciens; tous applaudirent.

Les musiciens furent invités à prendre place à une table dressée. Lorsque les hommes en livrée noire voulurent mettre quelque chose dans leur assiette, les quatre leur arrachèrent les plats des mains et se servirent eux-mêmes – jamais encore ils n'avaient eu de nappe blanche pour s'essuyer la bouche.

Une dame demanda à celui qui criait s'il faisait des notes, mais il lui répondit qu'il ne savait pas ce que c'était, des notes: quand on lui tirait l'oreille, il poussait juste un petit cri, quand on le frappait dans le dos, il criait en continu, et un coup de poing dans le ventre provoquait un autre son qu'un coup dans le tibia. «Quelle gamme !», s'étonna la dame, admirative, et le jeune musicien dit: «Oui, je sais grimper».

Le premier n'avait jamais été au conservatoire, jamais appris que le cliquetis des chaînes était un geste libérateur et le second persistait à dire qu'il ne savait pas du tout ce que c'était, les notes, qu'il n'avait jamais proféré de notes quand il criait. Et c'est ainsi qu'ils formèrent eux aussi un band et apprirent que ce qu'ils proposaient était de la musica povera. Un impresario signa un contrat avec eux.

Le conte devint réalité. Les enfants pauvres moururent comme des riches. Celui qui jouait de l'écuelle d'une dégénérescence graisseuse du cœur. Celui qui grattait la planche à lessive eut le cancer, ce dont ils ne s'aperçurent que lorsque des métastases s'étaient déjà formées. Celui qui agitait la chaîne ne parvint pas à contrôler son diabète, malgré les piqûres. Quant au quatrième – celui qui criait –, il devint muet et ne cessa de secouer la tête même quand on ne lui demandait rien et végéta dans une clinique, parfois dans une camisole de force.

\*

Il était une fois, à une époque où les larmes venaient encore au secours des souhaits, une pleurnicheuse. Elle sanglotait à longueur de journée et la nuit à plus forte raison. Elle pleurait quand on lui faisait un cadeau, elle pleurnichait quand on lui prenait quelque chose, et quand elle recevait à manger, elle hurlait, et quand elle avait faim aussi, bien sûr. Elle versait des larmes quand le soleil brillait mais aussi quand il pleuvait et elle en versait tant que sa mère se voyait obligée d'éponger par terre. Et quand on lui demandait pourquoi elle pleurait, elle ne savait pas, ce qui était une raison de plus pour pleurer. Un soir, une vielle au nez crochu frappa à la porte et se déclara prête, en échange d'une petite soupe, à donner un conseil en forme de devinette: «Quiconque se mouchera trois fois la réponse trouvera». La fillette qui pleurait se moucha trois fois; à la troisième, la sirène des pompiers retentit et la fillette découvrit qu'elle pleurait ce qu'on avait pleuré en vain et ce pour quoi l'on ne versait jamais une larme. Et depuis ce jour-là, tous surent que le mal dont souffrait l'enfant était inguérissable.

\*

Imaginez que les contes commencent par: il était une fois un enfant qui vivait dans la rue, c'était il y a très très longtemps, quand les cœurs étaient encore insensibles.

Ainsi va le monde, braves gens, aujourd'hui comme hier: mon conte est fini, tenez, voilà une souris, si vous l'attrapez, vous pouvez la griller.

le persil journal le persil journal

## «Parce que Hugo Loetscher nous prendra toujours dans ses bras»

par

**Moritz Leuenberger**

Zürich, Grossmünster, 28.08.09

Pourquoi sommes-nous donc si nombreux, tous rassemblés ici dans le Grossmünster de Zwingli - catholiques, protestants, croyants ou non, venus de Aussersihl et du Zürichberg, de Eschholzmat<sup>i</sup>, du Brésil et d'Inde, des milieux culturels ou politiques, gastronomiques ou académiques? **Pourquoi donc Hugo Loetscher nous touche-t-il?**

Où n'ai-je pas dû chercher ses livres pour préparer cette allocution? Au rayon des auteurs suisses, parmi les livres munis d'une dédicace personnelle, parmi les livres de cuisine. J'en ai trouvé aussi bien à la rubrique «Politique suisse» qu'à celle des livres pour enfants. Mais finalement la plupart se trouvaient sur l'étagère à côté des Highsmith<sup>ii</sup> et des Brecht, à cause de la couleur rouge framboise de leur dos qui cadrerait bien dans le salon. Hugo Loetscher m'aurait pardonné ce critère de classement; en effet, «les surfaces m'intéressent autant que ce qu'elles recouvrent. Les deux forment un tout indissociable.»

Dans le recueil de poésies *Es war einmal die Welt*, j'ai trouvé un poème s'adressant aussi bien aux enfants, aux grands-parents qu'aux ministres des Transports:

### **Le train miniature**

*Viens, prenons le train ;  
Et quand il fera halte au pied de la chaise,  
Nous en descendrons à Echasse-à-Schtroumpf,  
(La locomotive pourra reprendre son souffle -  
Même si ce sont nous qui haletons, et non elle -  
Elle amène pourtant les billes  
A travers le tunnel formé par la table  
Au poste d'aiguillage Porte-du-Placard,  
Et si d'aventure l'ours actionne le robinet à  
vapeur,  
Nous sifflons  
Et cliquetons sur les rails en passant devant  
nous),  
Nous regardons dehors par la fenêtre  
tremblante  
Les fleurs qui s'épanouissent sur le tapis.  
Puis nous poussons les wagons en haut des  
Alpes,*

*Avant de les laisser dévaler les vallées,  
Nous chargeons les boîtes d'allumettes  
Derrière la rivière de franges  
Sur la voie de garage de Santa Fe.  
Nous commandons les aiguillages,  
Le signal nous obéit,  
Nous nous rendons  
Par de larges courbes  
D'un bout du monde à l'autre coin de la  
chambre*

Le monde et la chambre d'enfants. Hugo Loetscher passait toujours en coup de vent, naviguant entre la Storchengasse et le Cambodge, entre le Gran Café et les cafés de Lisbonne, entre la Sprecherstrasse<sup>iii</sup> et les littératures d'autres continents.

D'abord, Hugo Loetscher a franchi la Sihl<sup>iv</sup>: tout a commencé par là. Mais ce qui compte, c'est qu'il soit revenu pour la franchir en sens inverse, un retour qui n'est pas à la portée de tous. Soit on reste proche de ses origines, irrémédiablement attaché à sa classe, nourrissant de l'amertume et des préjugés à l'égard d'autrui, soit on se considère comme parvenu, on change de côté, on a honte d'un passé que l'on renie et on ne jure que par sa nouvelle appartenance sociale.

Hugo Loetscher n'était pas de ceux-là. Il n'a pas franchi le pont sur la Sihl pour le laisser derrière lui, mais pour enjamber aussitôt d'autres fossés. Après la Sihl, il y a eu d'autres rivières, les mers et les océans. Dans son dernier livre, il saute dès les premières pages de la Sihl au Rio Madeira et au Nil. Cette pérégrination est sa force, sa créativité, son art. Aux Etats-Unis, il a donné des cours sur la démocratie suisse, et il nous a familiarisés ici avec d'autres pays et continents comme l'Amérique latine et les Indes. Il nous faisait part de sa conviction que la Suisse se trouve au cœur du monde et le monde au cœur de la Suisse, sans se donner des airs, avec un art de la langue qui nous stimulait et nous incitait à explorer nos propres pensées.

**C'est pour cela que nous sommes aujourd'hui si nombreux, parce qu'il s'est approché de nous pour nous rapprocher du monde.**

Déjà enfant, il sillonnait le globe en imagination. S'il souhaitait une chose qu'il ne pouvait avoir et qu'on lui disait: «Tu l'auras quand le Nouvel An sera en été», il répliquait: «Mais le Nouvel An *est* en été! Dans l'hémisphère sud.» Il devait donc s'y produire plein de miracles, se disait Hugo Loetscher en tirant la leçon suivante:

Nous avons besoin de l'autre hémisphère si nous voulons que nos vœux soient exaucés.



le persil journal le persil journal

Nous avons besoin des autres, car ils nous enrichissent. Il ne s'agit pas seulement de les tolérer superficiellement ou d'accepter d'autres avis avec mansuétude. Nous avons besoin d'autrui pour être complets, pour être pleinement nous-mêmes.

A propos de l'initiative contre la construction de minarets, qui veut bannir une partie du monde de la Suisse, il se rappelait une époque pas si lointaine où, dans la Zürich protestante, si les églises catholiques y étaient tolérées, un clocher catholique ne l'était pas, et encore moins le son de ses cloches. Si une église catholique célébrait un mariage, l'église protestante d'à côté, toute empreinte d'amour œcuménique du prochain, faisait retentir ses cloches bien protestantes. Fort de cette expérience historique, Hugo Loetscher proposait sa solution au débat sur les minarets: autoriser leur construction, mais non l'appel à la prière du muezzin – la pasteur du Grossmünster s'en chargerait dans le meilleur esprit œcuménique.

Hugo Loetscher le savait: le choc des civilisations n'a pas seulement lieu sur les rives du Nil, mais aussi le long de la Sihl, par exemple lorsqu'il s'agit de déterminer à qui sera confiée la clé de la chambre à lessive, que ce soit dans les immeubles coopératifs, les appartements en propriété, les mairies ou au Palais fédéral.

**C'est pour cela que nous sommes aujourd'hui si nombreux: parce que nous avons tous fait nos expériences avec la clé de la chambre à lessive.**

Dans la chambre des enfants, au Palais fédéral, en Suisse, dans le monde, partout les mêmes scènes: «La vraie vie a lieu ici comme là-bas – ou alors nulle part». Il n'est donc pas étonnant que Hugo Loetscher ne se soit jamais plaint de l'exiguïté de la Suisse, et qu'il ne se soit pas livré à des attaques en bloc contre l'inculture de notre pays. Cela ne lui suffisait pas.

Sa critique de la Suisse était empreinte d'une sympathie, qui transparaissait par exemple dans l'histoire où un Indien d'Amérique demande à un Suisse: «Qui a découvert la Suisse?» ou quand cet autre personnage dit: «S'il nous avait été donné à nous les Suisses de créer les Alpes, elles n'auraient pas été aussi hautes». Pour Hugo Loetscher, il y a même lieu de penser que le bon Dieu pourrait être Suisse – «être très loin de tout et se contenter d'observer, c'est aussi bien une qualité divine qu'helvétique».

Hugo Loetscher ne se contentait cependant pas d'observer de loin, il prenait aussi clairement position, notamment sur des questions d'actualité.

Sa critique était dénuée de toute amertume – il savait que nous sommes tous imparfaits. C'est pourquoi il avait de l'indulgence pour les faiblesses humaines et a tôt commencé à redonner du courage à tous ceux dont les itinéraires ou les modes de vie tranchaient avec ce que l'on attendait communément d'eux – et, il y a quelques décennies encore, il suffisait pour cela d'un divorce.

Hugo Loetscher avait banni l'amertume pour laisser libre cours à la gaieté d'esprit, au witz et à l'ironie. Son humour, jamais cynique, rarement sarcastique, n'épargnait personne, pas même lui-même.

**C'est pour cela que nous sommes aujourd'hui si nombreux: parce qu'il ne se moquait jamais de nos faiblesses, mais se solidarisaient malicieusement avec elles.**

Hugo Loetscher incarnait cette conviction que nous sommes tous responsables les uns des autres pour le meilleur et pour le pire. Voici ce qu'il disait: «Dès lors qu'il s'agit de connaître toutes les ressources de l'être humain, l'autre n'est plus une personne que je me contente de tolérer, mais qui m'est indispensable si je veux appréhender l'humain dans sa plénitude. Je ne suis un être humain à part entière que grâce à lui et à tous les autres.»

Ce credo s'applique aussi aux communautés: L'Europe deviendra plus européenne lorsque la Suisse en fera partie, estimait Hugo Loetscher. La Suisse s'enrichira dès lors qu'elle contribuera à façonner l'Europe. Dans sa lettre de candidature à l'hebdomadaire *Weltwoche*<sup>V</sup>, il écrivait: «A plusieurs reprises, j'ai fondé l'Europe». Nul doute qu'ici, comme bien souvent, la culture devançait la politique.

Pourquoi, se demandait-il, un pays qui cultive et défend avec tant de fierté son fédéralisme à l'intérieur, refuse-t-il si obstinément tout fédéralisme à l'extérieur?

Il pensait à un fédéralisme européen, voire mondial. «Nous avons besoin des autres pour déceler ce qui est humainement possible». Il ne considérait pas la mondialisation comme une menace, mais comme une invitation à s'unir pour façonner le monde.

Et, de nouveau, on lit dans son dernier livre cet espoir: «Sommes-nous en train de vivre pour la première fois une histoire mondiale puisqu'il ne se produit plus où que ce soit un événement qui n'ait pas de répercussions ailleurs? Chaque lieu est en quelque sorte partout puisque, dans une sphère, il peut partout en être le centre.»



le persil journal le persil journal

Ici s'exprime l'espoir que cette dépendance réciproque aboutira à une responsabilité réciproque, l'espoir qui prend parti pour une solidarité éclairée, l'espoir d'engager notre pays à se montrer politiquement et culturellement solidaire avec le reste du monde sans être obnubilé par l'avantage individuel.

Il ne nous faudra pas lutter dans des guerres de tranchées idéologiques acharnées, mais nous mesurer aux autres dans une joute philosophique, culturelle et politique dépourvue d'animosité, dans une atmosphère dominée par l'humour et la complicité.

**C'est pour cette raison que nous sommes aujourd'hui si nombreux, parce que Hugo Loetscher nous l'a bien montré: cet espoir mérite d'être défendu.**

Il s'est engagé avec tout son art de la langue et de la communication. Et pourtant, même dans les hommages posthumes qui lui sont rendus, la question revient sans cesse: était-il écrivain ou journaliste? Était-il un auteur littéraire ou avait-il pour vocation de transmettre la littérature? Était-il écrivain voyageur ou chroniqueur culturel? Libéral ou social?

Hugo Loetscher nous comble. Il nous prouve qu'il faut nous garder de tout vouloir cataloguer et catégoriser comme les livres selon leur couleur. Nous ne pouvons pas non plus les ranger sur une étagère parce que nous sommes en mouvement, à l'instar de Hugo Loetscher, que l'on rencontrait toujours à Zürich, revenant justement des Indes ou en partance pour l'Argentine, et qui incarnait ainsi tout à la fois une conscience mondiale et un enracinement local.

Il se rendait toujours par de larges courbes d'un bout du monde à l'autre coin de la chambre, c'est-à-dire à Zürich,

– à la Storchengasse, où il était exposé aux regards accusateurs et sans gaz d'échappement des cyclistes – qu'il aimait quand même bien; où il méditait sur le phénomène de civilisation du boutique tout en appréciant les gens qui s'y livraient.

– à la Kronenhalle<sup>vi</sup>, où il s'empressait de tacher sa cravate afin d'avoir enfin le droit de l'enlever; ce qui nous le rendait sympathique.

– au Bellevue, où il faisait la queue pour une saucisse grillée et où, en nous apercevant, il sortait de la file d'attente pour nous rapporter avec fougue les dernières nouvelles, puis nous remerciait de la conversation, surtout si nous étions d'un autre avis.

«J'aimerais prendre le monde entier dans mes bras, mais ceux-ci sont un peu trop courts.» C'est pourquoi il décampa tout le temps, aux quatre coins du monde, et c'est pourquoi il nous revenait toujours. Pour nous, ses bras n'étaient pas trop courts.

**C'est pour cette raison que nous sommes aujourd'hui si nombreux: parce que Hugo Loetscher nous prendra toujours dans ses bras.**

**Moritz Leuenberger**

Discours traduit par Michel Leyvraz

Avec nos remerciements à Vincenzo Mascioli

**Notes du traducteur:**

<sup>i</sup> Aussersihl est le quartier anciennement pauvre de Zürich où Loetscher a grandi; le Zürichberg est le quartier toujours riche de Zürich; Eschholzmatt est la commune d'origine de Loetscher qui l'a nommé citoyen d'honneur en 2004; elle héberge maintenant sa grande bibliothèque personnelle qu'il lui a léguée en février 2009.

<sup>ii</sup> Éditée, comme Hugo Loetscher aux Éditions Diogenes à Zürich.

<sup>iii</sup> La Storchengasse 6 fut le domicile de Loetscher de 1969 jusqu'à sa mort en 2009; la Sprecherstrasse 8 est le domicile de sa maison d'édition Diogenes qui publie toutes ses œuvres depuis 1983.

<sup>iv</sup> La Sihl sépare les quartiers anciennement pauvres des quartiers riches de Zürich; elle est la rivière mineure de la ville, plus chère à Loetscher que la noble Limmat.

<sup>v</sup> Loetscher est entré à l'hebdomadaire *Die Weltwoche* en 1964 où il a été responsable des pages culturelles et membre de la direction rédactionnelle jusqu'en 1969.

<sup>vi</sup> Restaurant culte de Zürich, situé à la grande place de Bellevue et lieu de rencontre d'écrivains comme Elias Canetti, Friedrich Dürrenmatt, Max Frisch et Hugo Loetscher.



Hugo Loetscher à l'université de Berkeley, décembre 2008. ©Photo Jeroen Dewulf

# Hugo Loetscher en son temps habité

par  
Jean-Louis Kuffer

«**Mon époque était-elle mon époque?**», fut la dernière question que soumit Hugo Loetscher à son lecteur par le truchement du titre de son dernier livre, *War meine Zeit meine Zeit*, paru peu après sa mort, survenue le 18 octobre 2009 des suites d'une opération du cœur, deux mois avant l'anniversaire de ses 80 ans.

La question peut étonner, s'agissant d'un auteur qui a «habité» son temps plus que beaucoup d'autres, à la fois par sa présence au monde de grand voyageur curieux de toutes les cultures, et par son expérience ouverte aux modulations formelles les plus diverses, sans relever pour autant de la «pointe» avant-gardiste. Journaliste et grand reporter, il pratiqua les divers genres du conte, de la fable sociale ou politique, de l'essai ou du roman avec la même clarté et la même distance ironique. Citoyen du monde à sa façon, il fut un bon génie de la Cité helvétique avec le même sens de la justice et de la démocratie.

Né en 1929 à Zurich en milieu ouvrier, il était immensément cultivé et polyglotte. Ses études (sociologie et sciences politique, histoire et littérature) l'avaient conduit de Zurich à Paris, et ses nombreux voyages le firent séjourner en Amérique du Sud – le Brésil lui fut particulièrement cher – et aux Etats-Unis, en Asie ou au Moyen-Orient, notamment.

Dès le premier roman de Loetscher, *Les Egouts* (Bertil Galland, 1963), se signale un point de vue décalé sur le monde, ici modulé par le responsable des eaux usées d'une ville stigmatisant les faiblesses humaines, qui rappelle le genre de la fable sociale illustré par un Orwell ou un Dürrenmatt. On en retrouvera la vivacité dans un recueil de nouvelles qui a contribué pour beaucoup à sa notoriété dans le grand public, intitulé *Si Dieu était suisse* (Fayard, 1983) et brocardant certaines mentalités helvétiques avec humour et mordant. Dans *La Mouche et la Soupe* (Fayard, 1989), le moraliste se sert des animaux pour mettre à nu les défauts et les comportements contrastés du bipède humain.

Peu porté à l'auto-analyse amiélienne chère aux auteurs romands, Hugo Loetscher n'en a pas moins signé deux ouvrages importants à caractère autobiographique, *Le déserteur engagé* (Belfond, 1975), où il est question de la quête d'identité et de l'expérience brésilienne de l'auteur, et *Les papiers du déserteur engagé* (Belfond, 1986). Les deux livres, consacrés à l'alter ego de l'auteur, recourent bel et bien l'époque de Loetscher, de Zurich à Cuba, et du Brésil en Extrême-Orient. Dans le second tome, le protagoniste, tenu pour mort, n'existe plus que par ses seuls écrits interprétés par un narrateur dédoublé, instaurant alors une espèce de mise en abyme révélatrice...

Humaniste attaché aux Lumières, Hugo Loetscher n'était pas un idéologue en dépit de ses positions souvent critiques. Rien chez lui du maître à penser que fut un Max Frisch pour beaucoup. Sa carrière d'écrivain fut celle d'un homme de bonne volonté, guère mondain mais présent dans la cité par ses écrits autant que par ses engagements (il fut notamment président de l'Association des écrivains suisses de 1986 à 1989) et largement reconnu en retour, dans son pays (Grand Prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre) autant qu'à l'étranger.

On découvrira, dans son dernier livre, dressant le bilan d'une vie et de ses travaux, les multiples aspects d'une œuvre riche et attachante, dont la dernière traduction française parut en 2008 sous le titre d'*Une rencontre brésilienne, Le monde des miracles* (Editions d'En bas, 2008). Il y est question de la rencontre, au Brésil, d'un voyageur européen (l'auteur lui-même) et d'une petite fille, allongée dans son cercueil, qui débouche sur un long monologue à la fois instructif et très émouvant, où l'écrivain raconte à cette enfant de cinq ans ce qu'aurait été sa vie dans cette région déshéritée du Nordeste, la prend par la main et lui fait son cadeau de mots, au lieu de la pleurer, tant il est vrai qu'«on n'a pas le droit de pleurer des enfants si petits, quand ils meurent, sinon on leur mouille les ailes, et ils ont de la peine à s'envoler».

## Une rencontre avec Hugo Loetscher

Lorsqu'on demande à Hugo Loetscher en quel animal il lui plairait de se réincarner, il répond avec malice que la position du Steinbock, dont le mot désigne à la fois, en allemand, son signe zodiacal du Capricorne et ce leste et robuste guetteur des cimes que nous appelons bouquetin, lui conviendrait assez. Solitaire et cependant solidaire du troupeau: tel est de fait l'auteur du *Déserteur engagé*, portrait magistral d'un héros de notre temps qui lutte pour s'immuniser contre toute forme d'asservissement social ou mental. Sans doute son extraction familiale modeste (son père, ouvrier, a connu le chômage dans les années trente) explique-t-elle le sens des réalités concrètes manifesté par le journaliste et l'écrivain, que ses études à l'étranger (notamment à Paris, d'où



**le persil journal le persil journal**

*il tient son admirable maîtrise de notre langue) et ses multiples voyages (surtout en Amérique latine) ont exercé au «décentrage» critique. Contestataire non dogmatique, Hugo Loetscher fut l'un des premiers à s'intéresser au sort du tiers-monde sans en faire un fonds de commerce idéologique. Tous azimuts, ses positions se distinguent par leur mélange d'ouverture critique et de clairvoyance constructive.*

***Hugo Loetscher, après les votations récentes de mai 1995, on a parlé d'une cassure dramatique entre Alémaniques et Romands. Qu'en pensez-vous?***

Ce résultat m'a personnellement surpris et beaucoup déçu, qui signale une véritable hostilité, dans notre pays, envers tout ce qui est étranger. Cela étant, ce résultat ne fait pas apparaître, à mes yeux, un clivage particulier entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. Avec la votation sur l'Europe, on a pu voir, déjà, que la ville et la jeunesse alémaniques sont aussi ouvertes que les romandes. Pour moi le grand problème n'est pas un clivage entre Suisse alémanique et Suisse romande, mais entre une certaine conscience de la vie moderne, qui suppose une ouverture, et la crispation traditionaliste contraire. Je suis convaincu que le résultat de cette votation n'a rien à faire avec le contenu de la loi, mais que le mot *étranger* a suffi à effrayer. Ce qui est grave, alors, c'est que les cantons primitifs deviennent représentatifs de la Suisse alémanique. Par ailleurs, on a observé, chez certains de nos intellectuels, et par exemple sur la question du dialecte, une tendance à revaloriser nos origines et nos sources, avec d'étranges contradictions parfois. Ainsi un Otto F. Walter qui était contre la célébration du 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération, en 1991, sous prétexte que notre démocratie ne valait pas la peine d'être célébrée, a invoqué la même démocratie pour s'opposer l'année suivante à l'Europe. Il y a là un problème lié à la perception de la ville. Ce qui est curieux, c'est que les villes ont toujours joué un rôle important dans le développement de l'histoire suisse, mais que l'idéologie nationale parle toujours des paysans. Cela se vérifie même chez la plupart de nos écrivains. Je n'ai rien contre le jodel, mais je trouve absurde que cette musique devienne le symbole de l'art suisse! Il faut combattre ces clichés traditionalistes. La Suisse est un pays industrialisé, très moderne, avec les aspects positifs et négatifs que cela comporte.

***Pensez-vous qu'il y ait une «culture suisse» spécifique?***

Je ne me fais pas d'illusion sur les grands élans de curiosité réciproque, mais je crois qu'il y a des éléments de conscience culturelle commune, et cela commence par la langue. Chacun de nous dispose d'une langue maternelle, mais très tôt ensuite on prend conscience qu'il y a d'autres langues. Cela instaure aussitôt une relativité par rapport à sa langue. Cette disponibilité aux autres langues est un élément déterminant de notre conscience culturelle, qui a une dimension politique. C'est une chance pour notre pays. Il y a d'ailleurs, dans ce phénomène, une valeur dont l'idéal européen devrait s'inspirer. La culture germanique n'est pas une: il y a celle des deux Allemagnes, de l'Autriche et de la Suisse alémanique. Pareil pour la francophonie. Cette conscience de la relativité de la valeur de chaque culture, et de la diversité des cultures, vaut aussi sur le plan des religions. Je suis d'une famille catholique, né dans une ville protestante devenue, par les chiffres, une communauté catholique majoritaire, etc. Je n'ai pas de grandes illusions sur le fait qu'on ait envie de se connaître mutuellement, mais je crois que le respect mutuel est un fait.

***Vous qui avez-vous beaucoup voyagé, que vous semble l'image de notre pays à l'étranger?***

Nous sommes passés des clichés du pays paisible et merveilleux à un autre cliché des banques et des fonds juifs. Il y a aussi des clichés à l'intérieur. Nous étions les meilleurs, nous sommes devenus les pires. J'appelle cela du *Negativjodel*. De nouveau nous faisons figure d'exception. A mes yeux, la phrase la plus subversive, dans ce pays, consiste à dire que nous autres Suisses sommes assez moyens, avec des vertus et des vices. Quelques fois la critique des intellectuels me paraît ridicule, tant elle est manichéenne et bien pensante. Ce que je défends, pour ma part, c'est l'idée de la démocratisation de la démocratie. Il n'y a pas une démocratie suisse tombée du ciel, mais une évolution vers plus de démocratie. Depuis quand la démocratie existe-t-elle pour les femmes? Une vingtaine d'années. Rappelez vous que Gottfried Keller, ce démocrate libéral, était encore contre le droit de vote pour tous. La reconnaissance des quatre langues est aussi récente.

Les lois en matière de sexualité et la neutralité font également partie d'un processus historique. Quand on réalise qu'au lieu d'une démocratie fixe, ce qu'on appelle démocratie a dû se redéfinir sans cesse, on ne peut pas être si choqué de la situation actuelle. Le fédéralisme d'aujourd'hui doit évoluer, devenir plus régional et s'adapter à un autre fédéralisme plus large de niveau européen.

***Pensez-vous que les crispations actuelles vont se radicaliser, ou êtes-vous plutôt optimiste?***

J'ai assez confiance en la tendance majoritaire ouverte de la jeunesse, même s'il y a aussi des jeunes parmi les traditionalistes et les racistes. Si la jeunesse est plus ouverte, ce n'est pas parce qu'elle est intrinsèquement bonne, ou plus humaniste que les aînés, mais parce qu'elle vit les mêmes problèmes qu'à l'étranger. La culture



le persil journal le persil journal

s'est internationalisée, et je crois qu'il y a une force des choses. Je ne crains pas qu'on reste indéfiniment dans son coin, mais qu'on perde maintenant des acquis en ne sortant pas de son coin. Ce qui me semble significatif, c'est que les questions les plus importantes ne sont plus à discuter en fonction de positions de partis. Le grand changement a été la chute du Mur. Mais le mur était tombé depuis longtemps dans la tête des gens. Je n'ai pas fait des études littéraires mais des études de philosophie politique.

***Vous tenez-vous pour un auteur engagé?***

La notion d'engagement est évidemment importante pour moi, marqué par l'époque de Sartre. Le premier livre dans lequel j'aie entrevue ma propre éthique est un sermon d'un jésuite du XVIIe, Antonio Vieira, un grand styliste. C'est un sermon de Saint Antoine aux poissons, contre les colonialistes portugais. Et dans ce sermon il dit que c'est un grand scandale que les poissons se mangent entre eux. Et c'est un scandale plus grand encore que les plus grands mangent les plus petits. Le contraire serait moins scandaleux, parce qu'un grand suffirait à nourrir beaucoup de petits. J'ai écrit un long essai en introduction à la réédition de ce texte. J'ai relevé d'une part sa moralité, et son style. Dans les années soixante, il suffisait souvent d'avoir une bonne idée, un beau message pour faire de la mauvaise littérature. On m'a beaucoup attaqué parce que j'ai osé dire, à l'époque de la guerre du Vietnam, que les poètes tuaient les Vietcongs une deuxième fois par leur mauvaise littérature. J'étais contre cette guerre, au demeurant. Vieira me semblait donc combiner l'éthique et le grand style. Pour moi, je crois qu'il y a un *moment moral* dans le style même. C'est pourquoi j'étais très actif dans les associations d'écrivains.

***Quelle fut votre position par rapport au marxisme?***

Les écrits critiques du jeune Marx ont été très importants pour moi, mais jamais l'explication de l'histoire comme une détermination à cent pour cent. Et puis la naïveté académique et l'incompétence des pouvoirs marxistes m'ont sidéré, notamment à Cuba et au Chili. Je me rappelle Cuba: l'agriculture y était une catastrophe, du fait des choix de Castro plus que des Américains. Même chose au Chili. Si Marx m'a apporté quelque chose, c'est dans l'attention qu'il a porté aux mécanismes économique et aux situations concrètes.

***Quelles relations avez-vous entretenues avec Frisch et Dürrenmatt?***

J'ai été très ami avec Dürrenmatt, et il était évidemment difficile de l'être des deux. Frisch avait des disciples. Quand il est mort, il s'est posé la question de savoir qui allait le remplacer. Qui deviendrait LA conscience? Moi je n'avais pas le don d'être un disciple. Dürrenmatt était une espèce de roi, chez lequel il y avait du bon roi. Les discussions avec lui portaient le plus souvent sur le métier ou sur des choses concrètes. Dans les discussions, il n'était pas dogmatique mais sensible à la nuance. A un moment donné, il était très chic d'être contre Israël, et très compliqué de soutenir l'existence d'Israël tout en contestant la politique extérieure d'Israël... Nous relevions, Dürrenmatt et moi, ce genre de défis..

***Pensez-vous qu'un écrivain puisse tout dire?***

Si j'écris un texte littéraire et que je parle de notre religion, je n'hésiterai pas à dire tout ce que je pense. J'hésiterai en revanche à l'égard d'autres religions, que je ne connaîtrais pas aussi bien, par crainte de juger de trop haut. Il faut prendre position contre les totalitarismes, de quelque couleur qu'ils soient. Comme je vous l'ai déjà dit, le clivage entre gauche et droite n'est plus significatif, tandis que le clivage s'accroît entre pluralistes et totalitaires. Avec les fondamentalistes qui me répondent par des bombes, je ne peux parler. Ce qui compte est qu'on puisse discuter. En ce qui concerne un Rushdie, l'incitation au meurtre m'a paru inadmissible. Je puis comprendre, cela étant, qu'on hésite à publier certains textes, même si je suis contre l'index catholique et la nouvelle forme d'index qu'est le *politiquement correct*, qui attaque Mark Twain pour son prétendu racisme. Mais Sophocle n'a rien dit contre l'esclavage, rendez-vous compte! Tout serait donc à réexaminer? Que dirais-je, pour ma part, si ma maison d'édition projetait de publier *Mein Kampf*? Et-ce que je l'accepterais? Je ne crois pas. Pourtant je ne suis pas opposé à la publication de *Mein Kampf*. Est-ce que la démocratie n'a pas à être démocratique au point de permettre cette lecture pour sa valeur documentaire?

***Comment faites-vous la différence entre particularisme et nationalisme?***

Dans le cas individuel, autant que dans une communauté, on ne se connaît que par les autres. C'est assez nouveau que la Suisse doive se définir comme Suisse. La Suisse doit se redéfinir par rapport à l'Europe. L'identité ne se définit pas dans une commission parlementaire ou une revue littéraire. Ce que je trouve intéressant, c'est d'envisager le rapport avec tous ceux qui nous entourent et par-delà: la France, le Danemark, le protestantisme, etc. J'ai pour ma part, toujours eu un problème avec ce concept de l'identité. Il n'y a que les morts qui aient une identité définie cent pour cent. Mais si je prends mon existence, je suis Suisse, Alémanique,



**le persil journal le persil journal**

pratiquant de la langue allemande, influencé par l'Autrichien Robert Musil et le Français d'Algérie Albert Camus. Comme intellectuel, je m'entends peut-être mieux avec un Brésilien qu'avec mon voisin de bistrot. Il y a donc toujours un système de relations et un lieu géométrique. C'est pourquoi je n'aime pas la guerre: parce que la guerre, c'est l'identité totale, fixée par l'uniforme, qui me cache l'être humain. Dans les idéologies, c'est pareil: les autres sont réduits à tel ou tel type. Dans mes romans, ce qui m'importe est de raconter une situation: qu'il s'agisse du Brésil ou de la Californie. Ce n'est jamais l'individu comme tel qui m'intéresse, mais l'individu dans ses relations. Dans mon dernier roman, le jeune héros est considéré dans ses relations avec la société vue comme un théâtre.

***Qu'en est-il alors de vos relations avec la gent animale?***

Il y a d'abord le roman consacré à Noé. Les animaux y jouent un certain rôle. Ils sont représentatifs de la Création. Ils puent, ils font du bruit. Et là, Noé dit: je ne sais pas où est la vie. Je vais donc sauver la possibilité de la vie. Dans ces histoires, le point de départ était purement littéraire. Je voulais écrire des fables. Et c'était clair que des fables modernes devaient intégrer le repoussoir de la société humaine. On parle des animaux dans des situations créées par l'homme. Ensuite j'ai voulu écrire une postface, et cela a donné un livre plus important que *La mouche et la soupe*. Ainsi *Le coq prêcheur* a-t-il été publié avant... J'étais fasciné par l'idée de ce bestiaire. Cela revenait à considérer l'unité de la condition humaine. Ces fables m'ont imposé une grande documentation. Si vous écrivez d'une manière méticuleuse, exacte, vous arrivez à une sorte de surréalisme.

***Vous qui dites détester les superlatifs, quels rapports entretenez-vous avec l'Absolu?***

Il y a un an, on m'a invité à faire un sermon dans le cadre d'un séminaire. Là, j'ai évoqué l'aspect religieux de quelques livres. *Les Egouts*, c'est le problème du mal qui entre dans le monde. Je suis contre la pureté: je suis pour la canalisation. Hanna Arendt dit qu'elle est très intéressée par le péché dans la politique. Noé, pour moi, c'était l'homme le plus riche, qui comprend qu'un autre pourrait être à sa place. Noé devient juste quand il devient son propre remplaçant. Une phrase magnifique de la Bible dit que celui qui se perd se sauve. Dans les papiers du *Déserteur engagé*, il y a la définition du Dieu d'Immun. Pour Immun, personne ne peut supporter le monde ou la réalité en tant que telle. Alors il faut avoir une conscience qui est ouverte à tout et qui est prête à supporter cette totalité. Or il est vrai qu'un seul nom convient à cette conscience, qui est le nom de Dieu, lequel n'a rien d'un dieu d'église. Il y a là comme une ironie supérieure, dans ce Dieu dont la fonction serait de supporter sa propre création... Cette dimension m'a toujours intéressé. Dans mes études, en outre, j'ai toujours été intrigué par le thème de l'absurdité. Avec Dürrenmatt, j'en ai beaucoup parlé. L'absurdité survient quand il n'y a plus de sens (*sinnlos*), mais un sens ouvert (*sinnfrei*). La religion est-elle divisible? Si vraiment Dieu est l'absolu, je ne peux permettre aux autres d'avoir un autre Dieu... Mais il y a un moment inexplicable dans la vie humaine: on peut dire beaucoup de choses d'un individu, pourtant il y a toujours un «reste». Peut-être est-ce notre secret? La grande contradiction de l'homme, c'est de savoir qu'il est mortel et de vivre comme s'il était immortel...

Cet entretien a été réalisé dans la  
brasserie Kropf, à Zurich, en juin 1995.  
JLK

**le persil journal/numéro double  
les trente-sixième et trente-septième numéros/été 2010  
les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les photos**

**©pour le journal *le persil*  
Marius Daniel Popescu  
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse  
tél: 0041.21.626.18.79  
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr  
abonnement, 12 numéros: FRS. 55.-  
compte postal: 17-661787-4**

**Association des Amis du journal *le persil*  
Président: Daniel Rothenbühler  
Vice-président: Louis-Philippe Ruffy  
Secrétaire: Daniel Vuataz  
Caissier: Dominique Brand  
e-mail: lepersil@hotmail.com  
compte postal: 17 - 743406 - 0**

Ce numéro a été publié avec l'aide de la **Fondation OERTLI Stiftung, de PRO HELVETIA  
fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud/Suisse et du Pour-cent culturel MIGROS/Suisse**  
**Tirage: 1500 exemplaires**  
**Imprimerie Compédit Beauregard S.A/0033 2 33 37 08 33**



© Volker E. Hagendorf  
Hugo Loetscher dans sa bibliothèque

## L'ami zurichois

«Pourquoi sommes-nous si nombreux?», demandait le conseiller fédéral Moritz Leuenberger à l'enterrement d'Hugo Loetscher, en août dernier. La réponse tient en un mot: amitié. Le 18 août 2009, ses lecteurs ont eu le sentiment de perdre un ami. Et on peut parier que le 22 décembre, ils auraient été en cohorte lui porter leurs vœux, dans sa ville de Zurich, pour ses 80 ans. Un anniversaire qu'il aurait dû fêter trois jours après son contemporain, Paul Nizon. Tous deux appartenaient à la génération qui s'est confrontée à l'héritage de Frisch et de Dürrenmatt, celle qui a mis en question son pays. Ils l'ont fait de manière si différente qu'on pourrait les opposer terme à terme. Quand le Bernois Nizon a quitté la Suisse pour Paris, c'était pour s'y enfermer dans une chambre d'écriture dont il n'est guère sorti que pour arpenter la ville. Il n'a cessé d'explorer les facettes de son moi, en styliste admirable. Son œuvre est plus connue en France qu'en Allemagne et c'est à l'École normale supérieure qu'il a d'abord été fêté, au mois de novembre. Grand voyageur jusqu'au bout, Loetscher est toujours revenu à Zurich, la ville où il était né, avec laquelle il entretenait un rapport organique, teinté d'ironie mais jamais répudié.

Son œuvre, si variée dans sa forme, est toujours ouverte sur le dehors. Mais si elle a été traduite en plusieurs langues, elle a de la peine à franchir la barrière qui sépare la Suisse et à atteindre les lecteurs francophones.

Avec nous, les journalistes, il était chaleureux, généreux de son temps, drôle jusque dans sa réserve. Il est venu souvent en Suisse romande pour une rencontre, une lecture. Hugo Loetscher était l'invité idéal. Pro Helvetia le savait bien, qui en a fait un de ses ambassadeurs favoris. En Egypte, en Inde, en Amérique latine, ce polyglotte savait faire comprendre ce qu'était la Suisse, en dehors des clichés, d'une manière souriante mais largement documentée, érudite. Littérature, photographie, sciences humaines: il explorait tous les domaines de la pensée et de la création. Et il s'intéressait sincèrement à son interlocuteur, avec une curiosité jamais en défaut. Cet art de porter le regard de biais sur sa propre culture et sur celles des autres trouve sa plus juste et plus drôle expression dans le recueil *Si Dieu était Suisse*. Y figure «La Clef de la chambre à lessive», un texte que le Contrôle des habitants devrait remettre à tout étranger qui prend ses quartiers dans un locatif de notre pays!

Je garde l'image d'un hôte souriant, attendant la visite en haut de l'escalier bien raide qui menait à son appartement, à la Storchengasse, dans la vieille ville. Un bureau exigü, tapissé de livres, une terrasse qui donnait sur les toits, un logement simple dans un quartier que ce Zurichois de souche avait vu se peupler de boutiques de luxe. Il répondait volontiers aux questions, dans un français précis, qui roulait les mots comme des cailloux dans un ruisseau, un français exercé à Paris, pendant ses études après la guerre. Et puis, on allait boire un verre au bord de la Limmat ou manger une saucisse au Bellevue. Quand il s'agissait de parler de lui, Hugo Loetscher restait très discret. Il aimait insister sur sa position de «déserteur engagé». Le titre français de son roman autobiographique, *Der Immune*, lui plaisait encore mieux que l'original. C'était exactement comme cela qu'il se voyait: déserteur. Immunisé contre les discours idéologiques, en marge du jeu social (pas tant que ça, quand même); engagé contre l'injustice, d'une fidélité revendiquée à ses origines populaires.

Il n'avait de leçon à donner à personne. Ou alors sur le mode de la fable. Car c'était un grand fabuliste, les histoires du *Coq prêcheur* le montrent pour notre ravissement.

Avant de mourir il nous a laissé un dernier livre, sorti quelques jours après sa mort, «War meine Zeit meine Zeit»: mon époque était-elle bien la mienne, c'est comme cela que j'entends ce titre, ironique sans amertume, sceptique. Il est difficile de ne pas lire ce récit autobiographique comme un testament, une lettre à ceux qui viendraient après lui. Il y raconte comment, gamin, il avait lancé dans la



le persil journal le persil journal

Sihl un petit bateau de bois, gravé de ses initiales. Un signe au monde: voici quelqu'un qui arrive. Prenez-en acte mais n'oubliez pas: nous sommes venus «unangefragt», personne ne nous a rien demandé avant de nous propulser dans ce monde peu amical. Et en effet, ce que Loetscher laisse entrevoir d'une famille étroite, d'une mère résignée, d'un père qu'il aurait «bien aimé aimer», confirme le sentiment d'une blessure sous l'ironie. Différent. Il s'est toujours senti à l'écart, aussi parmi ses camarades d'école, et plus tard, comme homosexuel, dans une classe sociale et à une époque où il valait mieux dissimuler ses préférences.

Hugo Loetscher n'avait rien d'un auteur naïf, il a laissé des essais de poétique, c'était un grand et fin lecteur, ce dernier livre n'est pas une confession à prendre au premier degré. Mais il y livre des clés qui permettent d'ouvrir sur une intimité, déjà présente en sourdine dans ses romans. Par un dispositif raffiné, ce récit invite à une promenade jusqu'aux sources, filant la métaphore fluviale. Partant de la Sihl de ses jeux d'enfant, et de la Limmat, il élargit la vue jusqu'aux grands cours d'eau de son existence de voyageur, en Amérique du Sud, en Asie. Et sur ces fleuves, des ponts, des bateaux, de quoi aller plus loin. Il récusait la notion de racines. Il aimait partir. Et revenir, le regard lavé. Une de ses dernières chroniques ironise sur la prétention de l'«Unique» aéroport de Zurich. Voyager, pour Hugo Loetscher, était un exercice de relativité. Si critique ait-il été envers la Suisse, il n'aimait pas les grandes déclarations. Nous ne vivons pas sous une dictature, aimait-il tempérer, le totalitarisme, c'est autre chose. Il en avait vu assez en action pour faire la différence, depuis le Portugal de Salazar, lors de ses premiers voyages. Observer les proportions, porter sur soi un regard éloigné, changer de point de vue, se demander qui a découvert notre pays, et quoi, si Dieu était suisse? En cela, il se distinguait de son ami Dürrenmatt et de ses tonitruantes mises en cause. Et aussi des leçons de Max Frisch.

Cet homme aimable était capable de férocité. La relation qu'il a faite de l'enterrement de Dürrenmatt lui a valu un procès de la veuve. Cette causticité n'excluait pas une grande tendresse. On la sent percer dans *Le Monde des miracles*, un livre écrit après un voyage dans le Nordeste brésilien. A la petite morte, dans la caisse qui lui sert de cercueil, il offre une vraie vie: «Viens, on met les bouts, Fatima. N'importe où, quelque part où on s'amuse. N'as-tu pas envie de rire, toi aussi?»

**Isabelle Rüf**

## Au-delà des frontières, hommage à Hugo Loetscher

J'ai appris la mort d'Hugo Loetscher par des amis, alors que j'étais en voyage dans le nord de l'Espagne. En plus de la tristesse d'avoir perdu un ami, j'ai immédiatement pensé que la littérature contemporaine venait de perdre l'une de ses voix les plus remarquables et singulières, et qu'Hugo, en plus d'avoir été un grand écrivain, avait été un homme d'une générosité et d'une sympathie rares. Il peut sembler rhétorique d'écrire: «un grand écrivain». Cependant, à part le fait que, dans le cas de Loetscher, l'affirmation est tout simplement vraie, ces mots font écho à un entretien datant d'il y a quelques années, dans lequel Hugo rappelait la disparition de Dürrenmatt, dont il était l'ami intime et le principal héritier culturel: «Quand Dürrenmatt est mort, la télévision m'a interviewé. La première question portait sur le rapport entre Dürrenmatt et la Suisse. Je me suis fâché, car même s'il est évident que j'avais des choses à dire sur la question, un grand écrivain venait de disparaître, et il fallait avant tout lui rendre hommage pour ce qu'il était, non pas pour ce qu'il pensait de son pays». On pourrait dire quelque chose de semblable au sujet d'Hugo Loetscher qui, comme Dürrenmatt, a été très présent dans les débats culturels et civiques helvétiques (je renvoie le lecteur au recueil d'articles fort ironiques portant sur les contradictions de notre pays, *Si Dieu était suisse*), sans pour autant rester prisonnier de la suissitude, réussissant toujours à construire une œuvre intellectuelle plus vaste et complexe que la réalité qu'il connaissait. Très connu et apprécié en Europe depuis longtemps, Loetscher a fait son entrée en Italie relativement tard, même si une traduction de son premier et splendide roman, *Les Egouts* (titre original: *Abwässer*, 1963), dormait depuis longtemps dans les tiroirs de l'éditeur turinois Einaudi, bloquée pour des raisons inconnues, disait-on, par Italo Calvino en personne. Cependant, le Tessin en a paradoxalement tiré profit: ces circonstances ont permis à la revue *Idra*, au début des années 1990, de proposer pour la première fois au public italien le nom de Loetscher, marquant de ce fait le début d'un rapport d'amitié et une collaboration qui se révélera riche et importante. Hugo Loetscher a joué ces vingt dernières années, comme Alice Vollenweider et Jürg Zimmerli de Limmat Verlag, un rôle central dans la transmission de la littérature suisse de langue italienne à Zurich et dans le reste du pays. Depuis lors, Loetscher est souvent venu au Tessin et en Italie; c'est lors de l'un de ces voyages que j'ai eu l'occasion de le rencontrer. Nous étions à Turin, et nous devons participer tous deux à une table



ronde sur la Suisse. Comment pouvais-je, moi si jeune, tenir tête à un écrivain comme lui? Et en quelle langue pouvions-nous parler? Etonnement, nous avons fini par parler portugais: Hugo était un très grand connaisseur de l'Amérique du Sud, il avait souvent voyagé au Brésil (on peut lire à ce sujet *Le Monde des miracles. Une rencontre brésilienne* paru aux Editions d'En bas en 2008), alors que je résidais à ce moment au Portugal. Deux Suisses qui parlent portugais à Turin? Eh oui, et peut-être y a-t-il déjà, dans l'originalité de l'anecdote, la révélation d'un écrivain capable de regarder au-delà, de considérer la vastitude du monde, ses beautés et ses misères. Depuis lors, à chaque occasion, le lisant, le rencontrant ou travaillant avec lui, j'ai toujours mieux compris, avec une admiration croissante, que le regard d'Hugo recherchait en permanence l'ouverture, le passage, le dialogue entre les cultures. Cette ouverture portait tout autant sur la Suisse que le monde, les individus que les destins collectifs. Cette disposition politique et culturelle se révélait, avec force et dans la joie, à travers l'intelligence, la compréhension et le refus de tout dogmatisme, de toute rigidité. Et à travers l'espoir, aussi, même si Hugo était parfaitement conscient, en toute lucidité, des catastrophes contemporaines. Parce que sans l'espoir, comme l'écrit Loetscher dans *Si Dieu était suisse*, comment ferait le printemps pour arriver jusqu'à nous?

**Fabio Pusterla**

Traduit de l'italien par Mathilde Vischer



Hugo Loetscher à l'université de Berkeley, décembre 2008. ©Photo Jeroen Dewulf

## Générosité

Lors des dernières Journées littéraires de Soleure, j'ai eu la chance de pouvoir dialoguer en public avec Hugo Loetscher. J'admirais son intelligence, son humour, sa parfaite liberté à l'égard de toute idéologie. J'admirais en particulier sa manière de parler de la Suisse, à la fois féroce et affectueuse, ironique et nuancée, impitoyable quand il le fallait, mais évitant les pièges de l'autoflagellation. Il châtiait bien parce qu'il aimait bien. Lors de cette rencontre soleuroise, la Suisse fut notre sujet, et notamment les problèmes que rencontre un pays plurilingue. Mais Hugo Loetscher parlait si couramment le français, et s'entendait si aisément avec ses compatriotes francophones, que tous ces problèmes, dès qu'il ouvrait la bouche, semblaient résolus.

Après la séance, nous sommes allés manger ensemble dans un café du coin. Sur un ton bonhomme et léger, il laissa entendre qu'il allait bientôt subir une opération d'une certaine importance. Lorsque nous nous sommes serré la main, au sortir du bistrot, je lui ai dit merci. Mais pas assez. Car j'éprouve à son égard un sentiment de profonde reconnaissance, dont je suis confus de donner ici les raisons: c'est largement à lui que j'ai dû de recevoir le Prix européen de l'essai en 1995 (il était alors membre du jury), et c'est lui qui a prononcé la *laudatio* qui accompagnait la remise de ce prix. C'est dire qu'il m'a témoigné plus que de la bienveillance.

En lisant le livre qu'il m'avait offert ce printemps, *Le monde des miracles*, j'ai mieux compris le mystère de sa générosité. L'histoire se passe au Brésil, dans le Nordeste, la région la plus pauvre de ce pays. Le narrateur, immédiatement, s'intéresse aux gens les plus misérables, et singulièrement au destin (ou à l'absence de destin) d'une petite fille dont il suit l'enterrement. L'œil de l'écrivain, rapide, furtif, acéré, détaille absolument tout, n'épargne absolument rien; il s'attarde peut-être plus encore sur la pitoyable profusion des objets quotidiens que sur les corps disgraciés et les visages épuisés. Il fait, de toute cette misère, une sorte de recensement minutieux et terrible. Il ne raconte aucune histoire palpitante, ne propose aucun pittoresque de la pauvreté, ne fait reluire aucune couleur locale. Il observe la vie telle qu'elle est, fardeau qu'on porte jusqu'à la mort en piétinant dans la poussière ou dans la boue.

Et pourtant ce livre n'est jamais sordide, jamais complaisant. Il ne force pas sur la misère. Il ne pousse ni à la révolte, ni à la révolution, ni à la



---

le persil journal le persil journal

résignation: il est admirablement dépourvu de toute thèse, de tout message, de toute explication. Est-ce à dire qu'il s'agit d'un inventaire banal et froid? Tout le contraire, bien sûr: cette attention extrême au quotidien des damnés de la terre, c'est une preuve de profonde humanité. L'écrivain Loetscher est étonnamment dépourvu d'égoïsme. Il s'efface au point qu'il est impossible au lecteur de savoir qui il est, lui. On pourrait presque dire qu'il se cache dans son regard. Mais c'est pour mieux accueillir la vérité des autres.

J'ai oublié de préciser que le récit brésilien de Hugo Loetscher est plein d'humour, malgré son sujet, ou à cause même de son sujet. Car l'humour, chez lui, est décidément une forme de la tendresse. Comment ne pas être ému, et reconnaissant, de savoir et d'avoir éprouvé que l'homme Loetscher était égal à l'écrivain?

**Étienne Barilier**

Article initialement paru dans *Le Temps*

---

## Hugo Loetscher, dévoreur de vie, hâbleur d'éternité!

Je ne peux pas parler d'un seul Hugo Loetscher tant il était multiple. J'ai fait sa connaissance lorsque je siégeais au comité de la défunte Société suisse des écrivains, à Zurich, dont il était le président. Puis je l'ai retrouvé au Conseil d'administration de ProLitteris que je présidais et dont il était membre, enfin nous avons longuement travaillé ensemble à la Fondation sociale de cette institution qu'il a présidée jusqu'à son décès.

Son humour entremêlé d'ironie et de dérision ne le quittait jamais, mais c'est surtout dans le courant des repas que nous partagions qu'il le laissait fleurir abondamment. Pour lui, la nourriture était une plénitude joyeuse. Que de fois je suis restée ébahie par sa gourmandise, non seulement à l'observer ingurgiter la multiplication des plats d'un menu gastronomique, mais encore à voir celui-ci couronné par deux ou trois desserts glacés submergés de crème Chantilly! Son œil restait en éveil, il détectait toutes les incongruités qui pouvaient survenir autour de nous, il saisissait spontanément les barbarismes du langage ou d'une impolitesse qu'il tournait en dérision, en railleries

pointues mais jamais blessantes ou méchantes. Il disait: «L'ironie est chez moi comme une ligne mélodique».

Son amour de la vie égalait son amour des êtres. Lorsqu'il examinait l'appel au secours d'un écrivain, il le faisait avec une attention si généreuse qu'aucun aspect de la situation présentée, aucune des difficultés existentielles ne lui échappait. Il s'efforçait de cerner, de démêler aussi, les situations les plus compliquées. Il voulait aller vite, ne pas laisser les quémandeurs dans l'incertitude de l'attente. Il préférait prendre une décision immédiate afin de soulager des inquiétudes, des tensions douloureuses, quitte à revenir plus tard sur le problème, mais il avait la certitude d'être intervenu positivement dans des moments de crises.

Sa modestie était phénoménale. Ainsi, après avoir réalisé avec lui, à Lausanne, un Plan fixe, il a demandé de ne pas le projeter à Zurich, ne voulant pas paraître se mettre en avant, se faire voir, comme il disait.

Polyglotte, il parlait parfaitement le français, l'anglais, le portugais et l'espagnol, en plus de ses deux allemands: le *zuriteutsch* et le *Hochdeutsch*! Un jour que nous parlions de traduction, je lui disais que le mot «champignon» en français désignait toutes les sortes de champignons. C'est alors qu'il m'a expliqué que dans la pensée allemande ce même mot prononcé ou écrit en français ne désignait qu'une sorte de champignons, ceux que nous qualifions de champignons de Paris. Ce genre de subtilités, de précisions, se retrouve dans toute son œuvre. Je viens de relire son roman intitulé *Saison* et suis émerveillée de constater que l'auteur s'est approprié tout le vocabulaire utilisé dans un établissement balnéaire au bord du lac de Zurich. D'une plage il a fait un théâtre où défile toute l'humanité.

Hugo Loetscher parle comme il écrit, un mot amène une idée qui s'enchaîne avec une prise de position, avec une constatation politique. Il a toujours voulu exprimer en littérature une avancée par un progrès social, vers de nouveaux comportements.

Je termine par cette anecdote qui le situe parfaitement: un jour Hugo rencontre un Indien d'Amérique du Sud qui vient de faire un séjour en Allemagne. Heureux de trouver quelqu'un qui parle sa langue, il demande: «Qui a découvert la Suisse?» Hugo répond: «La question n'est-elle pas: Comment devenir un pays?»

Il n'a cessé de chercher la réponse.

**Mousse Boulanger**

# L'art d'anticiper: L'œuvre de Hugo Loetscher et sa réception

par

**Jeroen Dewulf**

Aussi connu soit-il comme écrivain, on ne saurait estimer à sa juste valeur la place occupée par Hugo Loetscher dans la vie intellectuelle de son pays si l'on ne prend en compte aussi son rôle de commentateur. Disert comme peu de ses collègues, parlant couramment le français et l'italien, il était volontiers invité par la radio et la télévision à prendre position sur la situation culturelle et politique de son pays. En ces occasions, il aimait à citer «Si le Bon Dieu était suisse». Dans ce petit texte paru pour la première fois en 1983 dans le recueil *La clé de la chambre à lessive* – et qui, vu son succès, lui sert de sous-titre depuis 1988 – l'auteur se demande ce qui se serait passé si le Bon Dieu avait présenté des traits de caractère suisses. Et de conclure: Si Dieu avait été suisse, il serait encore en train d'attendre le moment favorable pour créer le monde. Chose étonnante, cette histoire venait à point nommé dans toutes sortes de contextes politiques, que ce soit lors de l'introduction du suffrage féminin, de l'entrée de la Suisse aux Nations unies ou du vote sur son adhésion à l'Union européenne. Du point de vue de la réception des textes littéraires de Loetscher, la permanente nouveauté est une constante dépassant largement cette petite histoire. Plusieurs de ses œuvres antérieures ont révélé toute leur actualité dans un contexte ultérieur, ce qui incite à penser que Loetscher a souvent devancé la réception de son œuvre de quelques décennies.

*Noah – Roman einer Konjunktur*, paru en 1967, illustre bien comment une œuvre pouvait soudain redevenir actuelle. Dans ce récit de la construction de l'arche de Noé, personne ne prend au sérieux le plan initial consistant à sauver au moins un couple de tous les animaux du monde, mais le projet déclenche un tel vent de spéculation que Noé se voit contraint de faire venir la pluie.

Au moment de sa parution, on a fait le rapprochement avec le miracle économique allemand, la société de consommation alors en plein boom et les dangers d'un capitalisme débridé. Rien d'étonnant donc que *Noah* ait été un des rares livres de Loetscher édités aussi en RDA (1976), avec un commentaire socialiste de la dernière phrase, pourtant ironique – «Seul le déluge pourra le (Noé) sauver» – où le déluge devient la métaphore d'un changement de société radical. D'autres communautés linguistiques ont réservé un accueil analogue à ce roman: l'arche de Loetscher a été interprétée comme un avertissement fatidique contre le miracle économique par la presse suédoise (1969) et britannique (1970).

Une fois que le capitalisme et la société de consommation se sont imposés en Europe occidentale, le roman est tombé petit à petit dans l'oubli. Mais les choses ont changé à la fin de la guerre froide, quand *Noah* a été découvert par les lecteurs de l'ex-bloc soviétique dans une version russe très réussie (2000), puis présenté dans son édition polonaise (2006) comme un garde-fou contre la soif de profit et le néolibéralisme: la parabole biblique du Déluge collait parfaitement avec la réalité politique de la Pologne d'alors, dira la traductrice polonaise Marzena Gorecka en 2007. Curieusement, c'est encore une tout autre idée qui s'invite dans l'interprétation de ce roman un peu plus tard: l'écologie. La démarche de Noé peut effectivement être mise en relation avec l'économie ou la politique, mais aussi avec l'environnement: l'auteure indienne Gowri Ramnarayan (2007) retrouve dans ce livre l'idée selon laquelle nous sommes tous conscients de la catastrophe environnementale qui nous menace, mais qu'au lieu de l'empêcher en conjuguant nos forces, chacun essaie jusqu'au dernier moment d'en tirer profit.

L'environnement joue d'ailleurs aussi un rôle important dans le premier roman de Loetscher, *Abwässer - ein Gutachten (Les Egouts: un rapport 1974)*. Le livre paraît en 1963, à une époque où la gestion de l'eau était bien loin d'émouvoir l'opinion publique. On peut parfaitement supposer que la «littérature de cloaque», comme disait Emil Staiger avec dédain pour qualifier la production littéraire contemporaine de langue allemande au moment de la querelle littéraire zurichoise (1966) se référait à la thématique de ce roman. Vingt-cinq ans plus tard, dans une postface à l'édition parue chez Ex-Libris (1988), Iso Camartin constatera que Loetscher a écrit un des premiers romans écologiques de la littérature de langue allemande et que son livre peut aussi se lire comme un des premiers commentaires poétiques de la *Dialectique de la raison (Dialektik der Aufklärung, 1947)* de Horkheimer et Adorno.

*Les Egouts* débute par une révolution qui entraîne le remplacement des anciens cadres par des personnes de confiance du nouveau régime. Mais il n'existe pas de doublure pour jouer le rôle de l'inspecteur des égouts. L'idée sous-jacente selon laquelle une société doit continuer à se soucier de ses excréments et de ses déchets même après une «purge» révolutionnaire explique sans doute que ce roman n'ait jamais été publié en RDA.



le persil journal le persil journal

Il montre pourtant que tous les hommes sont égaux en la matière, quel que soit leur statut – une idée indéniablement socialiste, mais qui n'avait pas droit de cité en RDA, à ce qu'il semble. Loetscher n'apporte pas de solution simple et idéologique aux problèmes de la société; c'est justement ce qui a poussé le critique littéraire Massimo Raffaeli à qualifier ce livre d'«authentiquement révolutionnaire» lors de sa sortie en italien (2000). Rappelons aussi qu'en Suisse, la propreté et l'air pur de la montagne sont quasi mythiques. Aujourd'hui encore, ce pays dont «les habitants sont aussi authentiques que la nature» utilise le slogan «Suisse. Tout naturellement» sur le site touristique officiel *myswitzerland*. Avec *Les Egouts*, Loetscher donne une autre image de son pays, il montre ce qui se passe en coulisse et constate que la saleté règne partout, ici comme ailleurs.

Un an après *Abwässer*, en 1994 paraissait *Die Kranzflechterin (La tresseuse de couronnes, 1992)*. Ce livre raconte l'histoire d'une femme qui quitte l'Allemagne du Sud pour s'installer à Zurich, tout comme la grand-mère de Loetscher, et qui doit s'y débrouiller toute seule avec sa fille. Anna est tresseuse de couronnes, son travail est lié à la mort: plus on meurt, mieux se portent ses affaires. Que l'auteur ironise sur le thème tabou de la mort et raconte en plus la vie d'une mère seule pour élever son enfant a choqué des critiques littéraires conservateurs. Walter Widmer a trouvé regrettable que «quelqu'un comme Loetscher justement» essaie de se mettre dans la peau d'une femme et aille jusqu'à décrire un avortement. Il a qualifié le roman de «cours de gynécologie destiné à l'université populaire, tenu par un adolescent boutonneux qui aimerait bien peloter les filles». Il a été soutenu par des lettres de lecteurs affirmant que la «perversité» du roman portait atteinte à leur «saine sensibilité masculine». Vingt ans plus tard, la féministe Laure Wyss saluait le combat d'Anna pour son existence comme un des premiers exemples littéraires d'émancipation féminine en Suisse.

En avance encore, Loetscher le fut en 1964, cette fois avec le film télévisé *Ach, Herr Salazar*. L'argent du prix littéraire Charles Veillon obtenu pour *Les Egouts* lui permettait de vivre un an à l'étranger. Il a opté pour le Portugal, un pays alors encore peu connu en Suisse, sur lequel régnait le dictateur Salazar, qui avait réussi pendant des décennies à donner une image positive de son régime grâce à une habile propagande. Lorsque la télévision suisse a proposé à Loetscher de tourner un film sur le Portugal, il décida de saisir l'occasion pour corriger cette image. Tournées sous la surveillance constante de la police secrète, les prises de vue sont inoffensives. Le commentaire cependant n'a rien d'une publicité touristique. Il mentionne les prisonniers politiques, l'assassinat du candidat politique rival, parle du taux d'analphabétisme, qui est élevé, de la pauvreté, de la guerre coloniale sans espoir, bref, il présente le Portugal comme une dictature fasciste qui ne se maintient qu'avec le concours de la police secrète. Le film se termine dans le célèbre ossuaire d'Evora. Loetscher transforme cette image de l'égalité devant la mort en métaphore et appelle à démocratiser le pays: «Oh, Monsieur Salazar, *liberté* est aussi un mot portugais, dans votre langue cela se dit LIBERDADE». Le film a été retiré de l'antenne une heure avant sa diffusion. Les journalistes ont protesté, mais les écrivains ont accepté cette censure. Quatre ans plus tard, pareille passivité aurait été inconcevable. L'engagement politique n'était pas encore très répandu parmi les auteurs suisses en 1964.

Le thème de l'engagement joue un rôle déterminant dans le roman le plus célèbre de Loetscher, *Der Immune* (1979). Si, en Suisse, ses interprètes se sont concentré sur l'aspect national et autobiographique en insistant sur le chapitre ironique intitulé «La découverte de la Suisse», en France, l'accueil fut tout autre. Le titre français – *Le Déserteur engagé* (1989) – a certainement contribué à focaliser l'intérêt sur l'interaction entre «absurdité» et «engagement»; Alain Bosquet a même vu dans le déserteur engagé une nouvelle sorte de Candide. En 2006, lorsque le roman a été réédité dans la collection «Schweizer Bibliothek», Corina Caduff a fait remarquer qu'on a trop insisté sur la composante autobiographique lors de la première parution, et qu'on a négligé le fait que *Le Déserteur engagé* va bien au-delà, puisque la démarche de l'auteur n'a rien de narcissique, qu'il considère sa propre vie comme un document, une mine, un matériau pour la recherche.

Sur le plan de la réception, il faut insister sur le rôle de Rosmarie Zeller, de l'Université de Bâle, qui fut la première à souligner l'importance de la polyglossie dans cette œuvre et à faire le rapprochement avec le Nouveau Roman français. La quête de la polyglossie dont Loetscher parle aussi dans son essai *How Many Languages does Man Need?* (1982), inspirera ultérieurement la remarque suivante à Peter von Matt: «Par l'écriture, Loetscher a dénoncé le caractère factice de la civilisation avant que les poststructuralistes français ne l'épinglent avec leurs concepts clinquants».

Cet éloge tardif de la part d'éminents germanistes ne vaut pas seulement pour la conception et le style. Dans son ouvrage, *Der postkoloniale Blick* (1997), Paul Michael Lützel, du département d'allemand de la Washington University à Saint Louis, fait figurer Loetscher au même rang que des auteurs comme Hans Christoph Buch ou Hubert Fichte, qui ont traité du tournant post-colonial. En effet, dans *Le Déserteur engagé*, la polyglossie n'est pas perçue comme un simple problème de langage, c'est aussi le problème existentiel d'une société où se côtoient simultanément des espaces différents, ce qui met à mal la vision traditionnellement eurocentrique du monde. Pour le spécialiste indien de la littérature Anil Bhatti, «il est fascinant de voir comment, dans ses récits de voyage des années septante, [Loetscher] anticipe une posture que l'on associe aujourd'hui au goût postcolonial pour l'hybride et la diversité».



le persil journal le persil journal

La dimension révolutionnaire de ce qu'exprimait Loetscher dans *Le déserteur engagé* s'impose à la lecture du bestseller de Rüdiger Safranski, *Wieviel Globalisierung verträgt der Mensch?* (2003). S'interroger sur le degré de mondialisation que l'homme peut supporter, voilà qui ressemble étrangement à ce que faisait Loetscher il y a près de trente ans dans ce roman, et la réponse à cette question se trouve mot pour mot dans son titre: *Der Immune*. Safranski défend la thèse que dans une société de l'information globale, les stimulations et les informations ont dépassé de manière dramatique les possibilités d'action. Aussi propose-t-il que «nous produisons nous-mêmes un système de filtres qui élimine les stimuli auxquelles il est impossible de réagir de manière adéquate ou auxquels il n'est pas nécessaire de réagir». Pour cela, nous devons «développer un système immunitaire et des filtres culturels». Dans *Le Déserteur engagé*, Loetscher dit la même chose, mais avec un peu plus de poésie: «S'il avait dû compatir à tout ce qui se passait dans le monde en un seul jour, il serait mort le soir même d'un excès de sentiments. (...) Il commença donc à s'immuniser afin de pouvoir préserver sa capacité de sentir et d'agir».

*Le Déserteur engagé*, de même que *Les papiers du déserteur engagé* sont le résultat de nombreux voyages effectués alors que Loetscher était étudiant et journaliste. Il écrivait déjà pour des journaux suisses pendant qu'il étudiait les sciences politiques, la sociologie et l'histoire économique à l'Université de Zurich (1948-1956) et à la Sorbonne pendant six mois, en 1950. Représentant de l'Union des étudiants suisses, il était invité à des conférences internationales, ce qui lui a donné l'occasion d'écrire des reportages. Après ses études, Loetscher a d'abord travaillé quelque temps comme critique littéraire pour la *Neue Zürcher Zeitung* et *Die Weltwoche*. Rédacteur de la revue culturelle *du* de 1958 à 1962, il est passé à la *Weltwoche*, où il s'est occupé d'abord des pages culturelles et où il est resté jusqu'en 1969 en tant que membre du comité directeur. Son contrat lui permettait de travailler la moitié de l'année à l'étranger. Sa collaboration à la *Swissair-gazette* lui a aussi donné la possibilité de parcourir le monde par la suite. L'Asie du Sud-Est et l'Amérique latine, le Brésil en particulier étaient ses destinations de prédilection, Loetscher était au bénéfice d'une formation classique humaniste; grâce à ses voyages, elle a pris les dimensions d'une expérience globale du monde.

Étonnamment, en 1956, dans sa thèse (non publiée) défendue à l'Université de Zurich, il écrivait déjà: «On est apatride seulement si l'on identifie la patrie avec le concept de nation, le lieu de naissance. Il ne faut pas prendre la patrie comme une donnée, mais comme quelque chose qui s'acquiert en permanence, quelque chose que l'on agrandit constamment et dont on déplace sans cesse les frontières». Cette idée a été reprise dans *Le déserteur engagé*: Loetscher s'interroge sur la marche et conteste la métaphore classique qui veut que les hommes aussi aient des racines. Quand tant de gens plaident pour une littérature allemande ouverte au monde et que l'on lit dans un commentaire de *Die Erfindung der Poesie* (1997) de Raoul Schrott que «sa quête de traces en Mésopotamie mène chez les Arabes, les Celtes et les Siciliens, les Grecs et les Romains, suscitant ainsi une nouvelle image du monde dans la littérature, et que son livre n'a jamais eu son pareil», il faut rappeler que Loetscher avait déjà écrit quelque chose de semblable en 1975. Dans le chapitre du *Déserteur engagé* intitulé «Un portrait-robot du poète», on recherche «Le» poète, un personnage fait de toutes sortes de poètes, de femmes et d'hommes très éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace, et qui se sont voués au même but: forger un monde avec des mots.

Plus encore que dans *Le déserteur engagé*, Loetscher s'est intéressé à la mondialisation dans *Die Augen des Mandarin* (1999). Le roman se veut une réponse à la fin de l'histoire annoncée par Francis Fukuyama (*The End of History and the Last Man*, 1992). Alors que Fukuyama définit la civilisation globale comme le point final de l'histoire de l'humanité, Loetscher défend la thèse audacieuse que celle-ci ne fait que commencer. «Sur un continent dont la position centrale appartient au passé», Loetscher imagine la rencontre d'un Zurichois d'un certain âge qui a beaucoup voyagé avec un mandarin chinois qui veut se rendre en Occident, au-delà de ce pays occidental qu'est l'Inde... pour un Chinois. Le point de départ de l'œuvre est une interrogation (historiquement attestée) d'un mandarin du XVI<sup>e</sup> siècle, qui rencontre pour la première fois un Européen: «Peut-on voir avec des yeux bleus?» Cette question – peut-on voir avec des yeux bleu-vert? –, Past, le personnage principal, se l'adresse à soi-même, construisant ainsi un monde à soi, où il n'y a ni frontière temporelle, ni géographique.

Dans *Le déserteur engagé*, l'image d'un monde global est encore clairement multiculturelle: le genre et le style changent certes suivant les chapitres, mais les cultures continuent à apparaître comme des entités fermées. Dans *Die Augen des Mandarin*, Loetscher est plus radical; le registre culturel change trois à quatre fois par page, et aucune culture n'apparaît plus comme indépendante, ni fermée. Autrement dit, au lieu de coexister dans la multiculturalité, les cultures s'imbriquent dans la transculturalité. La perplexité devant un monde en voie de mondialisation qui se lit à la fin du *Déserteur engagé*, constitue ici le point de départ d'un voyage à travers un monde où plus rien ne semble rester à sa place, où l'on peut sauter en une seconde du Brésil en Chine en passant par la Thaïlande, et où tout est mis en relation.

Pour Lucien Dällenbach, *Die Augen des Mandarin* est «une auto-fiction planétaire passionnante». L'expression résume le propos essentiel du roman: transformer le sentiment planétaire de l'existence en thème littéraire. Loetscher ne perçoit pas la mondialisation comme une menace, un risque d'uniformisation culturelle,



le persil journal le persil journal

ou une «McDonaldisation» du monde, comme dit George Ritzer, mais bien plutôt comme un processus permettant de multiplier les contacts, les échanges et les dialogues transnationaux, qui pourrait donner naissance à quelque chose de neuf.

Les mots-clés du roman – «perplexité» et «pagaille» – devaient à l’origine servir de titre au roman. Past, le personnage principal, a pour sobriquet «le perplexe», par analogie avec Aleister Crowley, l’occultiste et mystique anglais qui a dit sur son lit de mort: «I’m perplexed». Mais pour Past, ce «perplexe» n’est pas le dernier, mais bien le premier mot. Loetscher a essayé de montrer la perplexité qui caractérise notre temps à travers les mass médias. La télévision et l’Internet n’apparaissent pas comme des sources d’information mais de déstabilisation, puisque nous nous trouvons simultanément face à une telle quantité de données que nous risquons de nous y perdre. La cyberculture mène à la pagaille, le second terme-clé du roman, qu’il ne faut pas interpréter de manière négative, mais plutôt comme une condition préalable à la naissance de quelque chose de nouveau. Ce que Loetscher dit de l’ère post-pagaille, il l’exprime par des métaphores tirées du langage informatique, ou, plus précisément du jeu informatique Shanghai. Ce jeu commence dans la pagaille: le nord, l’est, et l’ouest sont pêle-mêle et c’est seulement lorsque le centre est parfaitement rangé qu’apparaît le dragon, le symbole chinois du Nouvel An et d’un nouvel espoir.

Dans le roman aussi, on fait le ménage, quand Past et le mandarin jettent tout le matériel qu’ils ont stocké dans la corbeille à papier de l’ordinateur. Le roman se termine sur un grand nettoyage: on vide sans regret tout ce qui a été engrangé une vie durant, pour faire de la place pour les choses à venir. Dans une société comme la nôtre, qui se distingue justement par son goût de la conservation, de la protection, de la sauvegarde et de l’archivage, cet appel à jeter le maximum pour faire place à la nouveauté sonne comme une hérésie. On pourrait aussi interpréter la fin comme une variante postmoderne originale du renoncement bouddhiste ou comme un refus définitif des modes de pensée figés, dès lors que ce qui est solide redevient fluide.

Une fois encore, les fleuves occupent une place de choix dans le dernier livre de Loetscher: *War meine Zeit meine Zeit* (2009). L’eau de la petite Sihl au bord de laquelle le jeune Loetscher a grandi se jette dans d’autres eaux du monde après un long voyage, tandis que l’expérience personnelle du monde acquise par le narrateur prend les dimensions d’une conscience planétaire. Ce récit indéniablement autobiographique relègue pourtant les questions privées à l’arrière-plan. S’affirmer en tant qu’intellectuel dans un monde globalisé, telle est l’exigence au centre de l’œuvre. Ce livre où il se demande si son temps fut bel et bien le sien nous rappelle combien de fois Loetscher a été en avance sur son temps. Il a abordé des sujets qui sont devenus brûlants seulement à l’ère de la mondialisation, à une époque où le mot Internet n’existait pas encore. Ce dernier récit confirme l’originalité de l’écrivain qu’est Hugo Loetscher et invite à approfondir la problématique de la nouveauté permanente dans la réception de son œuvre.

**Jeroen Dewulf,**

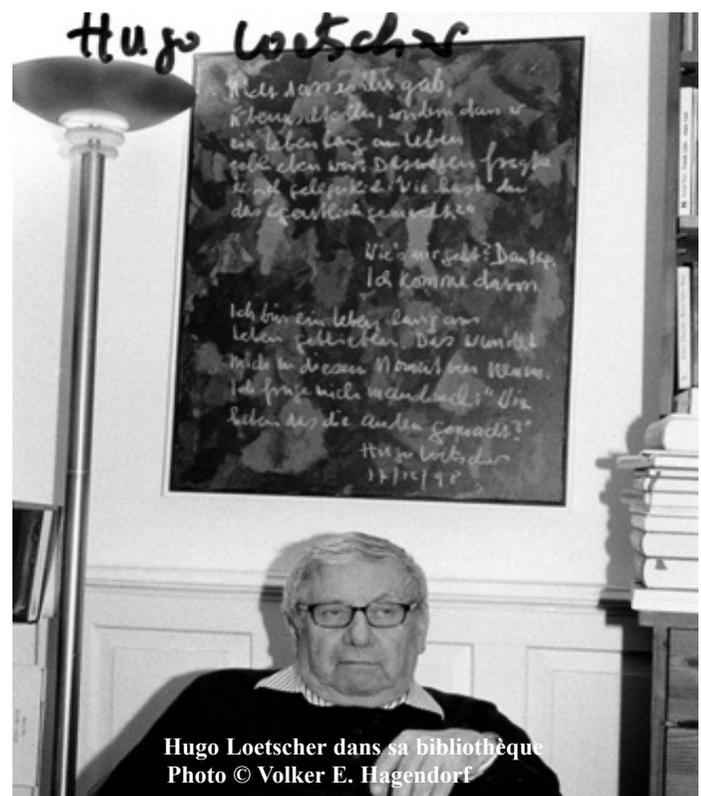
University of California, Berkeley

## Un auteur – aussi – de culture française

par  
**Daniel Rothenbühler**

«Un auteur que l’on suppose être plusieurs», c’est ainsi que s’exprime le critique allemand Martin Ebel en 1991 pour résumer la polyvalence de l’œuvre et de la personne de Hugo Loetscher. Loetscher fut effectivement plus qu’un écrivain de langue et de culture allemande. Sa «disponibilité polyglotte» (Anil Bhati) et son «métissage littéraire» (Jeroen Dewulf) ont fait de lui un des premiers représentants du cosmopolitisme post-colonial. Ses affinités avec les cultures sud-américaines et asiatiques ont souvent été mises en évidence par la critique ; sa parenté avec la culture française mérite une attention tout aussi grande.

Sa première langue étrangère, a-t-il écrit dans *L’écrivain et son traducteur* en 1998, «ce fut le latin».



le persil journal le persil journal

Roger de Weck a relevé cet héritage dans son discours pour les 75 ans de Loetscher, en 2005, en affirmant que rarement un auteur germanophone avait écrit un allemand plus latin que Loetscher, qui n'avait pas seulement apporté à sa langue «la rigueur latine», mais qu'en lisant ses textes en public, il les psalmodiait à la façon d'un chanteur du *Ranz de vaches* ou d'un Fado.

Parmi les langues latines, c'est le français qui a donné les premières impulsions, et peut-être les plus durables, à la formation intellectuelle et littéraire de Loetscher. Jeune étudiant de 21 ans, il a fait un séjour à Paris en 1950 et 1951 et s'est imprégné de tout ce qui marquait le Paris intellectuel d'alors. Dans son entretien avec *Feuxcroisés*, en 2002, il s'en est souvenu: «C'était, à l'époque, au-delà des cours, une *universitas* au sens propre du terme. Il y avait un foisonnement d'idées et de courants, des existentialistes et des marxistes, des catholiques de gauche et des catholiques de droite, etc. A mon retour, l'université de Zurich me semblait bien étroite.»

Ces idées philosophiques et politiques furent d'abord déterminantes pour sa thèse de doctorat, terminée en 1956 sous le titre *La philosophie face à la politique: Une contribution à la philosophie politique (illustrée à l'exemple de la philosophie politique récente de France)*. Il n'aimait pas qu'on se réfère trop à cette thèse, tenant plutôt à faire oublier son grand bagage théorique pour lier instruction et délectation dans la meilleure tradition littéraire. Relevons quand même quelques éléments forts de sa pensée pour montrer l'originalité d'un auteur qui, tout en nous séduisant comme conteur, nous a aussi éclairés comme penseur.

L'*ironie* est un élément clé de son écriture, dépassant le simple effet stylistique pour s'affirmer comme moyen d'affronter la défektivité inhérente à la langue et à l'existence humaines. Cette ironie au sens large, Loetscher la défend déjà dans sa thèse en se référant à Frédéric Paulhan et sa *Morale de l'ironie*. Se basant sur ce traité, Loetscher parle du «conflit de la non-adaptation de l'individu à la société, qui fait que l'ironie est une expression à la fois d'une défektivité et d'une réconciliation» (ma traduction). Cette idée restera fondamentale pour l'ensemble des œuvres littéraires de Loetscher.

Toute aussi importante, si ce n'est davantage, sera la référence à Sartre et son concept de la *situation*. Loetscher se pose, avec la philosophie française de l'époque, la question du *sens*: la valorisation de celui-ci nous fait nous éloigner «de la hiérarchie du questionnement classique de Kant», ce qui donne plus d'importance à «ce que Husserl appelle le monde de la vie et ce qui devient chez Sartre la *situation*» (ma traduction).

Avec l'*ironie* de Frédéric Paulhan et la *situation* de Sartre, deux autres concepts en vogue dans le Paris des années cinquante ont préoccupé le jeune Loetscher et, d'après l'entretien déjà cité avec *Feuxcroisés*, «laissés des traces dans [son] œuvre»: l'*engagement* et l'*absurde*. Mais Loetscher ajoute immédiatement qu'il n'a «au fond jamais partagé la vision de leurs auteurs». Il considérait la littérature engagée de Sartre comme «exemple

négatif» et préférait à l'idée de l'absurde celle de la *liberté de sens*.

Ce refus des deux termes banalisés par leur emploi trop fréquent est cependant plus sartrien qu'on ne le pense. Car Loetscher n'a pas seulement remplacé le terme de l'*absurde* par celui de la *liberté de sens*, mais aussi celui de l'*engagement* par le néologisme de son cru, *Behaftbarkeit*, un mot difficilement traduisible en français. «Behaften», c'est renvoyer quelqu'un aux obligations qu'il a contractées en prenant une certaine décision ou en agissant d'une certaine manière. Ainsi, selon Loetscher, l'auteur est entièrement libre d'écrire ce qu'il veut, mais dès qu'il a commencé à écrire, il doit assumer, soit dans la suite de l'écriture, soit face au lecteur, ce qu'il a mis sur papier: il en devient «behaftbar». Contrairement à un engagement compris comme une prise de position fixe, cette obligation peut être différente d'un texte à l'autre. Avec sa *Behaftbarkeit* comme avec sa *liberté de sens*, Loetscher tire donc de la philosophie de la liberté des existentialistes des conséquences plus radicales que ceux-ci, puisqu'il cherche à répondre de la manière la plus concrète possible à chaque situation qu'il rencontre.

C'est en effet l'*être en situation* sartrien qui marquera le plus toute l'écriture de Loetscher. Sartre a défini la situation comme un de ses concepts de base dans *L'être et le néant*, publié en 1943, œuvre dont Loetscher aimait se souvenir avoir débattu dans les cafés du Quartier Latin. Mais tandis que Sartre, dans ses textes littéraires, s'intéresse surtout aux aspects éthiques et politiques des *situations*, Loetscher renouvelle le concept en en dégageant l'intérêt proprement linguistique et littéraire.

«Le style est une question de situation», affirme Loetscher dans *Vom Erzählen erzählen*, le recueil de ses écrits poétologiques; à propos du *Monde des miracles*, il dit qu'il a cherché à y «évoquer par la langue ce qu'est la *condition humaine* (en français dans le texte) d'une région» et que cela signifie que «les langues racontées éveillent toutes les langues propres à cette situation» et qu'il cherche donc toujours, comme auteur, à tenir compte de ce qu'il appelle la «*situativité* de l'action linguistique».

Et cette *situativité* n'est pas seulement linguistique; elle est littéraire dans le sens qu'elle détermine aussi, chez Loetscher, le choix des sujets et des genres. Dans son essai sur les «fables situationnelles», il accorde à la *situation* le rôle d'une inspiratrice en affirmant que, bien souvent, ce sont des circonstances particulières qui font qu'il se produit un «déclat de la muse» l'inspirant à écrire tel ou tel livre.

Là où ce déclat ne se fait pas dans une situation donnée, c'est alors le concept de *situation* en tant que tel qui inspire un procédé littéraire particulier. Ainsi, dans *La mouche et la soupe et 33 autres animaux dans 33 autres situations*, il invente l'*être en situation* des animaux parce qu'il refuse de leur accorder un trait de caractère humain. Accorder un caractère à quelqu'un, c'est le fixer, dit-il, tandis que le mettre dans une situation, c'est le faire agir et réagir. Ses fables restent



le persil journal le persil journal

donc marquées par un réalisme très précis, tant pour les animaux que pour leurs situations. L'ironie, touchant au grotesque qui s'en dégage – un effet fabuleux spécifiquement loetscherien –, naît de l'inadaptation des deux, de la défectuosité de leur rencontre.

Ces exemples montrent bien que, tout en ayant été durablement marqué par la philosophie française, en particulier celle de Camus et Sartre, Loetscher fait preuve de son génie en se saisissant de ces impulsions premières pour les dépasser et créer sa propre conception intellectuelle et littéraire, source d'une œuvre d'une étonnante diversité et d'une grande portée.

Loetscher est resté cependant très vigilant face à tout ce qu'a produit la France intellectuelle et littéraire durant les quarante années qui ont suivi son séjour à Paris. Il s'est senti proche de Nathalie Sarraute et du «nouveau roman», tout en tirant des conclusions littéraires différentes des constats de *L'ère du soupçon*. Il s'est appuyé sur *Les mots et les choses* de Michel Foucault pour justifier sa tendance à faire des reprises commentées de ses textes des parties intégrales de son œuvre: «L'œuvre se révèle à l'aide d'ouvrages, la langue de l'écrivain se manifeste dans ses langages», écrit-il en recourant directement – en italiques – aux distinctions du français que la langue allemande ne possède pas. Il s'est donc aussi beaucoup intéressé au procédé d'Edmond Jabès consistant à recomposer de nouveaux livres en se basant textuellement sur des livres déjà écrits. Mais ici aussi, il a marqué sa différence en expliquant que dans ses propres reprises, il a cherché à changer en *contexte* ce qui était *texte* et en *texte* ce qui était *contexte*, afin d'ouvrir un rapport dialogique avec ses textes et «Raconter comment je raconte», tel le titre de son intervention à la Villa Gillet en 1996: les perspectives s'en trouvent alors multipliées. En considérant ses textes à la fois comme totalité et comme fragment, il s'est enfin senti proche de la conception littéraire de Jacques Derrida, tout en exprimant un certain scepticisme face à l'hermétisme des écrits de celui-ci.

Ce qu'il ne voulut jamais partager avec certains auteurs français, ce fut leur tendance à l'élitisme. Quand, en 1968, il tint à assister directement aux grands chambardements parisiens en tant que responsable des pages culturelles et membre de la direction rédactionnelle de l'hebdomadaire «Die Weltwoche», il rapporta avec délectation l'anecdote de l'occupation du théâtre de l'Odéon où, à un certain moment, les étudiants contestataires demandèrent à la salle s'il s'y avait un mécanicien pour mettre en marche l'équipement de la scène. C'est ce regard d'en bas, cette «perspective des égouts», comme il aimait à l'appeler, qui reste présente dans tous ses écrits.

Cette même perspective l'a aussi amené à s'intéresser aux littératures loin des centres, en marge des grands courants. Il s'est ainsi plus occupé de la littérature contemporaine produite en Suisse romande que de celle provenant de Paris.

Craignant que la scission entre la «Société suisse des écrivains» et le «Groupe d'Oltén» de 1971 renforce le clivage entre les littératures alémaniques et romandes et, dans les deux régions, entre auteurs de renom et

auteurs dits «mineurs», il est resté fidèle à la première et a de ce fait continué à fréquenter régulièrement le plus grand nombre d'auteurs romands pour défendre avec eux les intérêts de la corporation.

Cela ne l'a pas empêché de polémiquer, avec Etienne Barilier, contre tout éloge de la médiocrité. Il défendait une marginalité qui ne se voulait pas médiocre, une perspective d'en bas qui ne restait pas myope. C'est dans cet esprit qu'il a participé à la (re)traduction allemande de la *Découverte du monde* de C.-F. Ramuz et s'est passionné pour le parler local qui y a laissé des traces. Il n'a pas hésité, lors de ce travail, à faire un voyage dans la région pour relever les mots que les gens utilisaient pour désigner telle ou telle chose.

Mais parmi les disparus de la littérature romande du XX<sup>e</sup> siècle, c'était de Blaise Cendrars dont il se sentait le plus proche. À Cendras, le voyageur qui avait, entre autres, découvert «Paris, port-de-mer», il s'adressait comme à un frère, assurant qu'il serait d'accord de le suivre partout pour porter ses bagages, même s'il devait traîner derrière lui trente-quatre valises.

La capacité de réinventer les lieux l'émerveillait aussi chez Maurice Chappaz, dont l'esprit rebelle et l'écriture baroque dépassaient à ses yeux les dimensions de la géographie politique et lui rappelaient l'origine étymologique du mot «catholique»: «universel».

L'autre tempérament rebelle et baroque parmi ses contemporains romands, celui de Jacques Chessex, le fascinait au contraire par la sensualité paradoxale de son protestantisme. Loetscher était cependant déçu par le fait que le Vaudois était davantage intéressé par les échos parisiens que par ceux venant d'Outre-Sarine. Lui qui ne faisait pas de différence entre les centres et les périphéries trouvait toujours assez provinciale la tendance de certains Romands à ne considérer important que ce qui se passe à Paris.

Il était persuadé qu'il était possible d'être européen et même cosmopolite au bord du lac de Zurich ou du lac Léman, et en trouvait confirmation dans les écrits d'Etienne Barilier. Il se sentait proche de lui dans ses références à l'humanisme classique, aux philosophes des lumières et à Camus et Sartre. Il louait également sa capacité de s'exprimer avec aisance en tant que romancier, essayiste et chroniqueur, et appréciait son engagement pour l'échange linguistique et culturel en tant que traducteur. Quand il s'est agi de préparer la présentation de Barilier à Soleure, lors de Journées littéraires de 2009, et que j'ai dit à Hugo Loetscher qu'il serait le mieux placé pour le faire, il a tout de suite fait sien cette proposition en affirmant qu'il considérait «l'homme de lettres» Barilier comme un de ses interlocuteurs préférés parmi les auteurs suisses.

Mais de telles préférences n'empêchaient pas Loetscher de rester attentif à d'autres voix romandes. Il admirait Alice Rivaz et Corinna Bille, se rappelait Georges Borgeaud à Paris, trouvait indispensable la lecture de Nicolas Bouvier et aimait, avec Jean-Luc Benoziglio, l'idée que Paris pouvait être aussi considéré comme un faubourg de Lausanne.

**Daniel Rothenbühler**

## A Monsieur Hugo Loetscher

Parti sans laisser d'adresse  
Quelque part en Suisse, le  
21 mars 2010

Mon très cher Déserteur, ainsi donc, vous avez tiré votre révérence l'été dernier, peu avant votre 80<sup>ème</sup> anniversaire, comme si la perspective d'aborder une nouvelle décennie, avec de surcroît des hommages qui se profilait ici ou là, avait brusquement quelque chose d'intolérable et qu'il était grand temps pour vous d'aller voir ailleurs. Ce genre d'occasions, je veux dire celles de partir, vous n'aviez pas pour habitude de les rater: vous leur sautiez dessus à pieds joints de préférence, avec cette humeur curieuse et gourmande qui vous caractérisait et qui vous poussait, encore un vice impuni, à fréquenter sans fatigue toutes sortes de gares et d'aéroports. Vous le cosmopolite, amoureux fou du Brésil, plus récemment passionné par le monde arabe, arpenteur d'horizons que par paresse on qualifie souvent d'exotique (comme si l'exotisme n'était pas au coin de la rue ou, plus profondément encore, niché au fond de soi-même), vous vous êtes embarqué dans ce grand voyage, le dernier paraît-il, et sans réelle possibilité de retour selon certaines sources autorisées. Peut-être votre premier aller simple. Si vous en avez l'opportunité, de là où vous êtes, vous ne manquerez sans doute pas de nous livrer vos impressions et analyses, dans cette forme que vous affectionnez et qui conjugue avec bonheur le reportage et l'écriture.

Au fond vous avez été un homme de l'entre-deux. Dans cet espace vous avez forgé votre singularité. Entre la réalité helvétique et la planète qui s'offre, entre la génération de Frisch, Dürrenmatt and Co et celle finalement moins politisée, moins «engagée» qui avait 20 ans lorsque volaient les pavés qui recouvraient la plage de 68, entre le journalisme et la littérature, entre l'image et la parole, entre la gravité et l'ironie, entre la satire et la déclaration d'amour, entre la révolte et l'émerveillement.

Nous n'étions pas des proches, vous est moi, autant le dire. Il est possible que nous aurions pu l'être. Nos vies errantes et laborieuses ne l'ont pas permis. Quelques rencontres, quelques lettres, quelques modestes projets menés à bien: voilà les éléments qui ont jalonné notre relation. Mais lorsque j'ai appris votre dernier départ (j'étais d'ailleurs au Burkina Faso et c'est toujours un sentiment très particulier de se trouver immergé dans une réalité

puissante, quasi vampirique, et de recevoir une nouvelle qui vous ramène sans ménagement à l'autre réalité, celle qui remplit votre vie ordinaire), ça m'a fichu un coup. Je me suis demandé pourquoi.

Bien sûr, il y a vos livres. Mais après tout, ils sont encore là. Dans la bibliothèque, rien ne distingue les livres d'un auteur mort de ceux d'un auteur vivant. Ou faudrait-il, au moment du décès, poser sur eux un ruban de crêpe pour quelque temps, afin qu'ils bénéficient de la sympathie de l'ensemble des ouvrages réunis, des plus proches en tout cas?

Je crois que ce qui m'a touché, au-delà des questions affectives, c'est que vous incarniez une certaine idée de l'écrivain dans la société. Une idée d'ailleurs peut-être déjà ancienne, mais que je trouve si fondamentalement juste, de quelqu'un qui s'interroge, qui réfléchit, qui regarde autour de lui, qui écrit quand il le juge nécessaire. Quelqu'un qui sait raconter des histoires, qui sait tisser des fables jusqu'à leur morale. Quelqu'un qui n'a pas peur d'exprimer ses opinions, même si elles font la nique au consensus qui règne. Quelqu'un pour qui exercer une activité d'écrivain n'est pas un business, une jacasserie parmi d'autres dans le brouhaha de la foire médiatique.

Votre voix manque déjà à cette société qui se coltine un sac de déprime, qui affiche la gueule de bois d'un désarroi que vos récents écrits cernaient, à ce monde qui cavale à toute allure, sans discernement, sans projet, jugulé par les diktats économiques et complètement pixellisé, virtualisé, facebookisé, googlisé, wikipédisé – la liste est longue. Qu'auriez-vous dit, par exemple, du bal des grandes banques qui valsent sans vergogne d'un appel digne du plus misérable crève-la-faim à la distribution de bonus si mirobolants qu'ils pourraient redresser d'un coup l'économie de bien des pays du Sud? Qu'auriez-vous pensé de tous ces Helvètes aux bras noueux qui refusent la construction des minarets sur le sol de leur fière patrie, avec autant de détermination que s'il s'agissait de missiles pointés vers le ciel?

Mais vous avez maintenant d'autres préoccupations sans doute.

Que l'au-delà vous soit léger, très cher Déserteur. Avec mes cordialités terrestres (provisoirement, bien sûr).

**René Zahnd**

PS. L'un des plus désopilants et pertinents livres sur notre pays est né dans votre esprit malicieux: *Si Dieu était suisse...* Vous a-t-Il reçu? Lui a-t-on réellement refusé Sa naturalisation? Est-il exact qu'Il a été expulsé et rapatrié contre Son gré? Merci de nous tenir informé des derniers développements de cette affaire...